

Rafael A. Gunti

Vrac de propos



Dégouter en shoppant
et autres microscribouilles

Comment ça, elle n'est pas fraîche, ma réalité?

Préface de Joël Cerutti

L'autre jour (1), j'entendais Jean-Michel Ribes (2) avouer qu'il « n'était pas très bien équipé pour la réalité ». L'artiste la trouvait « étouffante », « contraignante », bourrée de « gens qui savent ». Et Ribes avait besoin de « sorties de secours » pour « respirer ailleurs ».

Qui ne le comprend pas? Vous êtes équipés, vous, pour vous coltiner le réel? Moi, pas trop vraiment. Rafael A. Gunti non plus, mais il a quelques outils. Il manie le bâton « pour chasser les nudistes ». Il cumule douche et WC, ce qui

vide sa vessie dans un soulagement écologique. Il semble ressentir un certain réconfort dans le maniement du balai. Par-dessus tout, il se plante des boules Quies dans les oreilles, celles qui empêchent l'écoute des déjections sonores émises par les Bobby (3). Ces individus exercent les coupables et répréhensibles professions de « marchandiseurs », politiciens, managers ou directeurs. Un Bobby qui manie la « pétrolette à souffle » pour ramasser les feuilles mortes ou qui pilote des avions militaires, cela laisse des plaies et des blessures à n'importe quelle intelligence.

Cette réalité n'était pas le plan A joyeux prévu durant l'enfance. Par dépit, Rafael A. Gunti a adopté le plan B de la misanthropie. Qui pourrait lui jeter la pierre? Personne! Il se lapide déjà lui-même par excès de lucidité. Cette civilisation-là, elle s'épluche de loin avec des pincettes. Rafael A. Gunti a besoin d'un sas de décompression. Il se retire donc sur les hauteurs de Niouc (trois kilomètres à pied depuis Sierre), cela lui permet de respirer loin d'un genre humain qui n'est pas très propre

dans son commun. Quelque part, il aimerait
peut-être les apprécier, ses congénères.
Mais eux, ils ne font rien que d'appartenir
à un troupeau bêlant sous les drapeaux.
Ça, c'est au-dessus de ses forces.

Si Rafael A. Gunti ironise sur un piteux
monde adulte, ses mots à lui ne déçoivent
pas. Par ses aphorismes décalés et ses justes
observations, « Vrac de propos » nous délivre
un manuel de survie ironique face à nos réalités.
Je ne les aime pas plus que lui. Grâce à cette
sortie de secours, je suis équipé sur 116 pages.

Joël Cerutti

- (1) 16 juin 2018, France Inter, émission de radio
« La Librairie Francophone ».
- (2) Réalisateur / scénariste des séries « Merci
Bernard » et « Palace ».
- (3) Bobby: désigne dans le livre un *Homo sapiens*
crétinoïde, ce qui relève du pléonasmе.

VRAC DE PROPOS

Dégoutter en shoppant et autres
microscribouilles

Faut pas être dupe, tout de même. Même dans une petite bourgade paisible comme la mienne, j'ai pu constater qu'il y avait beaucoup de gens que je ne parvenais pas à cerner tout à fait. Je les appelle les insondables. Et ils sont de plus en plus nombreux. En général, ils appartiennent à une catégorie et ils l'affichent fièrement. Il y a les femmes adultères, les patriotes, les végétariens, les hommes politiques, les handicapés, les moutons du new-age, les juifs, les jeunes, les noirs et les motards,

ceux qui vont à l'apéro alors qu'ils sont déjà tout rouges et ceux qui font du fitness, ceux qui rêvent d'un sauna chez eux et ceux pour qui le mariage, c'est quelque chose... Et autant qu'ils sont, ils causent, ils causent. Ils ont toujours quelque chose à raconter. Et moi, j'ai fini par trouver ça bizarre. Louche même... J'ai fini par me dire qu'ils jaserait moins s'ils n'avaient rien à se reprocher. Et j'ai décidé que je ne sortirai plus sans mes boules Quies et mon bâton. Je sais, ça peut paraître un peu farfelu, mais ça, désormais, ils ont l'habitude...

*

Je suis d'avis qu'on devrait verbaliser les gens pressés. S'ils sont pressés, c'est qu'ils ne sont pas partis assez tôt, n'est-ce pas? Toute la responsabilité leur incombe donc exclusivement. Et s'il leur est arrivé un aléa véritable, ils disposent de mieux que d'une bonne excuse pour ne pas se hâter: ils ont une raison valable d'être en retard.

*

J'ai toujours aimé la phrase délicieusement égotiste de Sartre: « Le progrès, ce long chemin ardu qui mène jusqu'à moi. » (*Les Mots*, 1964) Mais ce qu'il n'a pas dit, Sartre, c'est qu'après moi, le progrès ne s'est pas arrêté... Non! Il a continué. Sans se retourner. Il s'est accéléré, il m'a laissé sur le côté et il m'a dépassé. Et maintenant qu'il est tout à fait hors de contrôle, je n'en peux plus du progrès. Je veux qu'il s'arrête une bonne fois pour toutes, le progrès! Vous comprenez? Ce qu'il n'a pas dit, Sartre, c'est que j'en aurai jusqu'à la nausée, du progrès. Et que j'en boufferai bien malgré moi...

*

On me demande souvent pourquoi je marche avec un bâton. Je tiens cette habitude de mes randonnées dans les pays tropicaux: c'est bon contre les serpents et les chiens errants. D'ailleurs, les chiens, ils sont très bien éduqués: il suffit de lever le bâton pour qu'ils déguerpissent. En Suisse, je l'utilise principalement contre les nudistes...

Quand j'en vois un, je m'en approche et je fais mine de chercher mon chemin. Une fois que mon bâton est à la portée des parties génitales, je le lève et je dis: « Habille-toi, vilain nudiste! Sinon je t'en mets une... » Parfois ça marche. Mais tout de même moins systématiquement qu'avec les chiens. J'en déduis que les nudistes manquent d'éducation. Oui, je sais: vous allez dire que cela va de soi.

*

Quand j'étais enfant, on avait un chat. Il était noir comme le jais. Ou plutôt comme la suie. Il avait le poil soyeux et parfumé et il portait la lumière dans ses yeux. Et sur son poitrail, sous la forme d'une tache blanche. On l'avait appelé Lucifer. Souvent il dormait contre moi. Les nuits d'été, je laissais la fenêtre grande ouverte pour qu'il puisse aller à la guise de ses affaires nocturnes. J'avais mis mon lit le plus près possible de la fenêtre parce que j'aimais l'odeur du pré, la fraîcheur de l'air et la caresse du vent sur mon visage. J'aimais les sons de la nuit qui me parvenaient sur

fond de silence: les grillons dans l'herbe,
le clapotis du bisse et les bruissements du frêne
et des robiniers. De mon coussin, je voyais
les étoiles et je sentais le corps apaisant
de Lucifer.

Aujourd'hui, j'ai Bobby... Dehors, il y a
toujours les grillons. Et j'aime toujours autant
la fraîcheur de la brise des nuits d'été. Mais le
soir, avant dix heures, je n'ouvre plus la fenêtre:
les travailleurs finissent de rentrer chez eux.
Et vers cinq heures du matin, je me lève pour
la fermer et me ficher des boules Quies dans
les oreilles. Au préalable, je les humecte avec
de la salive: j'ai constaté qu'ainsi, on pouvait
en améliorer l'efficacité. Vers six heures, les
premiers véhicules se rendent au travail. Parmi
eux, Bobby... Je ne sais rien de lui si ce n'est
qu'il aime très probablement sa moto. Qu'il
travaille cinq jours par semaine et qu'il est
extrêmement ponctuel. Une véritable horloge,
Bobby... Et que pour lui, il n'y a sans doute
pas plus grand plaisir que de faire vrombir
son moteur sur le long faux plat qui traverse
le village. Le plus vite possible et le plus fort...

Pousser... Passer les vitesses... C'est grisant, même de bonne heure. Et comme ça va vite! Que le village est encore endormi, Bobby ne le sait pas. Que le village (ou est-ce moi?) aurait besoin pour se réveiller de calme et de lenteur, Bobby n'y pense pas. Ce n'est pas de sa sensibilité, ni de son âge: la vie est dure comme un carburateur et le matin, il faut partir travailler, qu'il vente ou qu'il pleuve et par tous les froids. Sous le casque de Bobby, il n'y a que concentration, vibration, vitesse. Sans doute aussi le sens du devoir et quelques rêves. Je ne veux pas lui en vouloir à Bobby.

C'est étonnant que les gens ne se plaignent pas davantage du bruit, vous ne trouvez pas? Je me demande si je ne devrais pas me procurer un chat. Un noir. Et qui sent bon.

*

J'ai l'intuition que je ne vais pas si mal: alors que ma compréhension de l'homme occidental s'affine, mon pessimisme à son endroit demeure intact. Mieux: il n'a jamais

été aussi ardent. Désormais, il brille de mille feux... Il m'éclaire.

*

Sur une terrasse, j'ai vu une femme prétendre prendre le soleil au travers de ses couches de fond de teint et de fards gras.

*

L'avez-vous remarqué? On peut manifestement avoir mauvais goût et sembler raisonnablement sain d'esprit tout à la fois. Et plus j'y pense, plus j'y décèle quelque chose de surprenant. Quelque chose de douteux, même. L'expérience, sans doute...

*

À la boulangerie.

- Bonjour Madame, un croissant s'il vous plaît.
- Bonjour Monsieur. Oui, voilà.
- Attendez! Sans serviette s'il vous plaît...

- Mais vous allez faire des miettes, Monsieur.
- Eh bien, elles seront pour les moineaux.
- Ah! Un sachet peut-être?
- Non, Madame, je vais le manger tout de suite.
Et pour tout vous dire... Euh... Excusez-moi,
mais vos sachets, chez moi, j'en ai déjà des tas.
Et vos serviettes, j'en ai un tiroir plein.
- Mais c'est bête ça, Monsieur.
- Oui, Madame.
- Regardez là-dehors! La place de la gare,
c'est plein de poubelles partout.

*

Je l'ai toujours pressenti... Et j'ai depuis toujours tenté de convaincre mes colocataires : pisser sous la douche permet d'économiser de l'eau. Et du reste, cela n'a rien d'un comportement de goujat. Il semblerait qu'à présent il existe des études qui vont dans ce sens et qui me donnent entièrement raison. Oui, Monsieur : des millions de litres. En quelque sorte, j'ai donc toujours été un avant-gardiste. Et à l'heure où nous serons bientôt dix milliards de vessies sur la planète,

pisser sous la douche n'est plus seulement une bonne idée, c'est carrément devenu un devoir civique. Que dis-je? Un devoir moral. Et ne venez pas me brandir l'argument hygiénique: des résidus d'urine, il s'en trouve à peu près partout. Même sur vous, Madame la distinguée. Ne vous bercez pas d'illusions!

*

Nom d'une pipe! Ça m'a coupé la chique... Encore une aujourd'hui. Dans un journal réputé sérieux et sous la plume d'un journaliste chevronné. Oui, je l'avoue: je suis faible! Je m'agace toujours prodigieusement de la mauvaise utilisation et de l'incompréhension répandue dont souffre l'expression « x, y et autres z ». Ce n'est pourtant pas compliqué: le mot qui vient après le terme « autres » doit obligatoirement représenter une catégorie, un ensemble qui contient tous les éléments cités avant lui. Il suffit d'un peu de logique, bon sang! Il suffit simplement de laisser le sens de la phrase venir à soi, tout naturellement. On ne doit pas dire: les Federer, les Wawrinka

et autres McEnroe. Non! On ne peut pas. Premièrement, parce que cela ne veut rien dire: ni Federer, ni Wawrinka ne sont des McEnroe. Cela va de soi, il me semble. Et c'est à la portée de tout le monde, vous ne pensez pas? Deuxièmement, parce que c'est laid intellectuellement: cela trahit le fait que vous ne comprenez pas ce que vous écrivez. Par contre, écrire: les Federer, les Wawrinka et autres joueurs de tennis... Là, tiens, ça fonctionne. Voilà! Journalistes et scribouilleurs de tous bords, je vous supplie: abstenez-vous, si vous ne comprenez rien à la logique pourtant élémentaire inhérente à cette maudite expression. Ce sera mieux pour tout le monde. Et je m'agacerai moins.

*

Homo homini asinus.

*

Je dois toujours sourire quand un politicien qualifie un de ses pairs de populiste. Faire de

la politique, il me semble, c'est être populiste par définition. Vous ne pensez pas, vous? C'est un peu comme si un musicien regardait avec condescendance un de ses collègues et s'exclamait en gloussant :

– Pff... Quel mélodiste celui-là alors!

*

Nul besoin d'artifices pour qui a pour soi l'intensité que procurent l'intention limpide et la robustesse de la conviction.

*

Allô? Bonjour. Oui, c'est pour une réclamation... Oui! J'ai appris que la télévision suédoise avait expurgé les films de Fifi Brindacier de quelques scènes pour ne pas pouvoir être accusée de racisme. C'est vrai n'est-ce pas? Eh bien... Les bras m'en tombent! Ce n'est rien de moins qu'un scandale, Monsieur. Et le respect de l'œuvre? Et le bon sens? Cela n'existe-t-il donc plus?

Une fille de neuf ans qui joue à singer des Chinois en s'étirant les yeux et qui appelle son père le roi des nègres... Qui pourrait songer un seul instant à une volonté de dénigrement? Qui pourrait s'en offenser? Vous êtes fous! Allô... vous êtes là? C'est vrai, non? Du reste on devrait tout aussi bien lui teindre les cheveux, à Fifi Brindacier... histoire de ne pas risquer d'offusquer les roux. Vous comprenez? Aller au bout des choses, au moins... Pendant qu'on y est... Et moi qui croyais que la Suède était une société en avance sur son temps. Une sorte de modèle... Vous savez, moi, de mon temps, on m'a appris à remettre les choses dans leur contexte... Ça aussi, ça s'est perdu? Ça peut aider à avoir une meilleure compréhension du monde, au cas où vous l'auriez oublié, remettre les choses dans leur contexte! Et c'est tout de même assez élémentaire comme procédé: avec un peu de bonne volonté, c'est à la portée de n'importe quel péquin. Tâchez d'y repenser un peu! Parce qu'en Suède, en 1945, dans un conte pour enfants, une rousse, des Chinois et le roi des nègres... vous y voyez un problème, vous? Je ne vois pas où est le mal,

Monsieur. Et ne vous en déplaie: je trouve que nègre est un très beau mot... Non, tout cela n'est pas cohérent, Monsieur. Tout cela n'est pas juste! Bon... Vous m'excuserez: je dois vous laisser... Au revoir!

*

Je l'observe très souvent: plus un tel martèle ses appartenances et ses idées avec ostentation et condescendance, moins je peux constater de cohérence entre ses propos et ses actions.

*

Après réflexion, l'abaissement de l'âge de la retraite, le revenu de base inconditionnel, le congé paternité et l'automatisation du travail, je m'y opposerai désormais fermement. Imaginez un monde dans lequel toutes les personnes avec des hobbies nuisibles, bruyants et inutiles ne seraient pas retenues à leur travail pendant quarante heures par semaine, quarante-huit semaines par année! Quel insupportable tintamarre. Non, décidément,

les hommes, depuis qu'ils sont si nombreux et qu'ils disposent de moteurs pour faire presque tout, il vaut mieux les confiner le plus possible dans leur lieu de travail, les contenir en quelque sorte, même si leur travail, finalement, ne devait servir plus qu'à cela. Ce serait déjà tout ça de gagné. Ou pour mieux le dire: ce serait déjà tout ça de pas perdu.

*

Je dispose d'un esprit de contradiction si bien doté que, mis à part l'inconvénient notablement malplaisant de croiser les pèlerins de front, je serais absolument incapable de formuler la moindre objection à l'idée de faire le chemin de Saint-Jacques à rebours.

*

L'avez-vous remarqué, comme les chats sont laids pendant la période des amours? Hésitants et balourds, alors qu'ils étaient lestes et vifs. Amochés et abrutis, au point de se frotter piteusement et d'émettre sans dignité des

râles pénibles et des miaulements douloureux, alors qu'ils étaient les maîtres du raffinement et de l'élégance. Souffrants, hébétés et manifestement honteux de ne plus se reconnaître, si vils, si ridicules, alors qu'ils étaient si fiers, si beaux, si indépendants. Malades et altérés sous l'empire de la débâcle hormonale, commandés, visiblement confus, contre leur gré par une nature dominatrice plus basse et plus forte qu'eux. Les avez-vous vus? L'avez-vous constaté, comme ils sont laids? Et vous êtes-vous reconnus en eux?

*

J'aime le vent et la pluie, les rus cascadants et la mer qui gronde: parfois ils parviennent à me dérober au bruit des hommes.

*

Ceux qui me lisent savent le peu de crédit que j'accorde à l'action des politiques et le peu de foi que je lègue à la probité de leurs intentions. Cela dit, je me suis fait la réflexion

que s'il y avait quelqu'un qui voulait s'engager sérieusement à entreprendre quelque chose contre la pollution sonore... Oui! J'ai pensé que je pourrais envisager de lui donner ma voix. Vous voyez? On pourrait de suite commencer par interdire les quads, par exemple. Sauf pour un usage professionnel, nécessaire et justifié. Comprenez-moi bien: sur l'alpe, où il n'y a pas de routes. Et amender sévèrement ceux qui font vrombir leurs véhicules exprès, juste pour crâner. Des contraventions exemplaires, surtout pour les jeunes. Et... Euh, pardon, je digresse... Excusez-moi! Vous savez, je ne donne pas ma voix à n'importe qui. En fait, je ne la donne à personne. C'est pas anodin de donner sa voix! Mais je serais d'accord de la donner à cet hypothétique politicien en croisade contre le bruit. Même s'il s'avérait xénophobe. Ou s'il avait la tare de ne pas trop apprécier les pédés. Ou les transgenres. C'est à la mode, les transgenres, n'est-ce pas? Qu'importe! On doit avoir des priorités dans la vie... Et moi, je préfère le silence. Les transgenres, il n'y en a pas tant que ça. Et tolérer les racistes et les discriminateurs, entre vous et moi,

on y parvient assez aisément, pas vrai?
Vous en savez quelque chose... Par contre,
supporter tout ce bruit, ça devient vraiment
pénible. On n'est plus à l'abri nulle part.
Il faut faire quelque chose. Et dites-vous bien
que ce qui produit des nuisances sonores,
ça n'est sûrement pas très écologique...
Suffit pas de manger bio, Madame.

*

Si monsieur Untel voulait se garder
un petit coup d'avance sur la vie, il ne
lui suffirait pas – même si cela relevait déjà
en soi d'un aboutissement absolument
exceptionnel et inouï – qu'il soit capable
et désireux d'accepter à chaque instant tout
ce qui est, tel que cela est. Non. Pour garder
un coup d'avance sur la vie, monsieur
Untel devrait être désireux et capable
d'accepter – en plus de tout cela – tout ce
qui pourra, ainsi que tout ce qui pourrait
être. Et monsieur Untel devrait accepter
tout cela *a priori*.

*

Après tout, c'est assez simple. Il semble que notre système politique soit ainsi fait que, pour s'assurer d'être toujours loin d'avoir faux, il suffise de voter systématiquement contre l'objet ou le candidat qui dispose du budget de campagne le plus considérable. M'avez-vous suivi? Nul besoin de bonnes idées pour qui a de l'argent. Et il n'y a rien de réciproque à cela.

*

C'est moche: aujourd'hui, quand je dis à quelqu'un que ma grand-mère était bonne, je vois bien qu'il n'est jamais très sûr de ce qu'il doit comprendre. Et c'est dommage. Parce que bonne, ma grand-mère, elle l'était vraiment. Ou pour le dire autrement: elle était vraiment bonne, ma grand-mère. Vous voyez? Vous non plus, vous ne savez plus très bien de quoi il est question. On a perdu un mot joli. On a perdu un mot qui disait quelque chose d'élevé. Et cela, c'est sans doute plus grave que ce que vous pouvez penser.

*

Après réflexion, il ne reste plus qu'une seule et petite chose qui m'intrigue à propos des adeptes du survivalisme. Une question toute simple qu'il faudrait leur poser: pour quelle raison quelqu'un de sensé chercherait-il de toutes ses forces, envers et contre tout et de manière absolument totale à vouloir survivre à tout et à n'importe quoi? Cela manque de recul. C'est un peu primaire, si vous permettez, une telle obstination. Presque reptilien. En tout cas, c'est ce qu'il me semble. Mais j'ai ma petite idée: le discours des survivalistes ne doit pas être destiné à des personnes raisonnables. Cela ne fait pas de doute. Ceci dit en passant: quel mot, « survivalisme »! Une abjection, vous ne trouvez pas? C'est pire encore que « végane » ou « sans gluten »... Ou « pédé ».

*

J'adore observer les hommes: ils demeurent imbattables pour me faire saisir exactement ce dont je ne veux pas avoir l'air et comment je ne veux pas me comporter.

*

L'histoire du tristement mondialisé homme occidental n'est sans doute pas si différente de la triste histoire de Bobby. Pendant des années, Bobby avait épargné. Puis était venu le jour où Bobby avait enfin pu s'offrir cette très grosse voiture à laquelle il rêvait depuis si longtemps. Les samedis et les dimanches, Bobby allait se pavaner devant les filles en faisant vrombir son moteur sur le parvis de la gare. Et Bobby se sentait bien comme jamais encore il ne s'était senti bien. Pourtant, sans que Bobby le sache, quelque chose d'amer et de sournois s'était instillé en lui. Depuis le jour de l'achat, il n'avait plus jamais cessé de s'agacer du fait que les ingénieurs et les juristes qui avaient conçu les normes régissant les dimensions des places de stationnement et la hauteur des entrées des garages avaient mal fait leur boulot. « Quels idiots, quels ploucs incapables! », s'énervait douloureusement Bobby quand il essayait de s'extirper de sa voiture sans en abîmer la portière, « Et dire que je paye des impôts pour ça... »

*

Les gens simples sont tout aussi compliqués que les autres.

*

Aujourd'hui, je me suis rendu au bord du lac gelé pour profiter de l'assemblage antinomique et vivifiant du soleil et de l'air froid. J'ai été le témoin de la scène assez courante que voici : deux chiens tenus en laisse par leurs maîtres respectifs se sont rencontrés. Le plus agité des deux – un roquet minable par la taille et ridicule par les jappements aigus – se démenait comme une furie, aboyant contre l'autre d'un ton éraillé et douloureux dans une débauche d'énergie démesurée et vaine. On aurait dit qu'il se devait de tenter à n'importe quel prix de compenser sa petitesse trop manifeste par une agitation hystérique et des piailllements tout à fait disgracieux. L'autre, placide, noir et de belle taille, ne semblait même pas s'être aperçu de la présence assourdissante du microbe hargneux. Avec superbe, il ne lui accordait pas la moindre attention. Pour lui, nul besoin d'action pour qu'il fût. Pas de mouvement, pas de son.

Sa stature et son élégance le pourvoient
d'être, parlant pour lui, en quelque sorte,
sans qu'il eût dû s'en préoccuper ou y ajouter
du sien. Il vaquait, calme, inaltéré, à de paisibles
explorations olfactives. Cette scène, je l'ai
observée souvent. Mais aujourd'hui, elle
m'a ramené à moi. Meilleur conteur que
moi en tirera sève pour une parabole exquise:
la métaphore du roquet. Celui qui toujours
parle, celui qui sans trêve s'agite et s'active,
celui-là n'agit pas tellement parce qu'il y aurait
ici quelque chose à dire ou qu'il y aurait
là quelque chose qui dût être accompli.
Celui-là cherche désespérément à contrebalancer
l'absence d'une chose dont lui seul juge
qu'elle lui fait défaut: chez les chiens, la taille,
chez les hommes, la grandeur. Et il se compare,
le roquet, et il crie, et il tire sur sa laisse,
et il s'étrangle, et il s'épuise, et il se trahit.
Grandeur et stature n'ont point besoin
d'effets: elles parlent d'elles-mêmes, sans bruit.
Oh! Roquet vaniteux, que n'as-tu passé ton
chemin en levant, juste un peu,
la truffe de ton museau?

*

C'est heureux : je ne suis jamais devenu ce qu'enfant je pensais être un adulte.

*

À tort ou à raison, j'ai toujours eu l'impudence de penser que les publicités n'avaient que peu de prise sur moi. Et je constate que la rhétorique du néolibéralisme s'adresse en fait, de manière évidente et avec de moins en moins de vergogne, presque exclusivement à des demeurés. Les structurés par l'extérieur, comme je les appelle. En effet : nul besoin d'être beaucoup plus malin que la moyenne pour que les mensonges des réclames apparaissent criants et leurs ficelles absolument grotesques. Un tout petit peu de jugeote suffit. Vraisemblablement le marché n'a cure des petits malins, des libres penseurs ou encore des esprits contradicteurs : pour lui, ils sont quantité négligeable. Le système fonctionne sans eux. On se prendrait presque à parier que, par rapport à la masse, ils sont si peu nombreux que ce n'est pas même rentable de leur adapter un discours un peu moins grossier. Ou pour le dire autrement :

quelque chose d'un peu plus crédible.
Et on se trouve pris de vertige: combien
faut-il de ploucs pour que la perception
d'un individu raisonnablement doté de bon
sens vaille si peu qu'on puisse se permettre
de l'ignorer tout à fait? Je nous laisse,
vous et moi, avec cette question, pantois...
J'ai l'espoir qu'il n'en faille pas tant que ça.

*

Je suis homme: je suis erreur et fils d'erreurs.
Comment pourrais-je prétendre dire vrai?

*

Quand quelque part je vois un livre
avec sur la couverture une photo de Renaud
ou de Mike Horn, je le retourne discrètement.
Ce n'est pas grand-chose, j'en conviens.
Cependant, je contribue ainsi à rendre le monde
un peu plus beau. Je n'ai à ce propos nul doute.
Et je file, presque honteux, avec ma petite
conviction personnelle et mon petit secret,
dont je tire à grandes bouffées une satisfaction

minuscule, espiègle, égoïste, puérile et légère
comme le vent. Rendre le monde meilleur est
à la portée du plus infime parmi les hommes.

*

Quand toutes les routes du pays seront
réalisées, tous les viaducs construits et tous
les tunnels percés, les patrons, les entrepreneurs
et les architectes diront: « Il faut nous donner
du travail, sinon nous devons licencier. »
Et il y aura des politiciens pour les soutenir.

*

Il n'est rien que je ne méprise plus que
l'instinct grégaire chez l'homme si ce n'est
son produit: les comportements dictés par
la conscience d'appartenir à un groupe,
justifiés uniquement par lui. Quelle faiblesse
coupable et indigne de s'en laisser enivrer.
En groupe, on rit parce que d'autres rient;
en groupe, on exulte devant un ballon;
en groupe, on pense comme les autres
pensent; en groupe, on s'émeut pour

la patrie; en groupe, on tue parce qu'il le faut. Voici les illustrations d'un même mécanisme. Et l'individu, qui pourtant y participe, ne s'y reconnaît pas. Est-ce étonnant? En fait, pas vraiment: ce n'est pas lui qui agit, c'est autre chose. L'homme grégaire n'est pas responsable. Et de conclure: à mon avis les comportements de masse sont la négation même de ce qui rend l'homme humain, la négation *in toto* de l'individu et de sa liberté. Alors que Nietzsche l'optimiste rêvait à l'avènement d'un surhomme hypothétique, moi, je ne puis que m'affliger du règne misérable des sous-hommes: les hommes-troupeau. Et – vous l'aurez deviné – j'ai un problème avec les drapeaux.

*

On sous-estime grandement la pertinence du fait que le mot « normal » ne soit pas une anagramme parfaite du mot « moral ». Et c'est un fait non seulement pertinent, c'est un fait absolument heureux.

*

L'étymologie, j'y reviens toujours. On peut dire qu'elle est mon dada. Ou mon doudou... Ça m'excite, l'étymologie... Aujourd'hui, j'ai regardé d'un peu plus près le mot patrie. Mais d'abord, je veux vous confesser un petit cas de conscience: je ne suis pas celui que typiquement on pourrait appeler un patriote, voyez-vous? Contrairement à ce qu'en pensent certains, je suis tout à fait convaincu que ce n'est pas quelque chose de mal que de ne pas être un patriote. Mais tout de même, je me dois de me poser la question: en moi, pourquoi y a-t-il si peu de fibre patriotique? Et voilà que l'étymologie – la noble science – m'apporte quelques éléments de réponse. Au sens littéral, la patrie, c'est la terre des pères. *Pater*. La terre de mes pères, celle de mes ancêtres. Ceci expliquant cela, je me comprends mieux: la terre de mes pères, elle a bien changé. À vrai dire, je ne la reconnais pas, la terre de mes pères. Si je chéris sans vergogne le fantasme que je me suis fabriqué de la terre des anciens, j'ai bien plus de peine avec l'idée de celle que j'ai sous les yeux. Ou plutôt, avec ce qui en a été fait. Et mieux encore: avec ceux qui sont dessus.

Voilà sans doute une piste qui parviendrait à expliquer mes manquements à la piété envers ma patrie. Et d'ailleurs: un misanthrope comme moi, peut-il seulement être un patriote? Voilà une autre question. J'en profite au passage pour fournir un peu plus de câble à retordre aux stakhanovistes de la flexion féminisante indue: la terre de nos pères, c'était aussi la terre de nos mères, vous en conviendrez. Injustice! Scandale! Sexisme! Discrimination! Quelle horreur, n'est-ce pas? Il a raison, le bougre, en plus... Aussi, si vous pensez qu'il est juste d'écrire « metteure en scène » ou « auteure », je pense qu'il serait à propos qu'on fasse homologuer le terme « matrie » au plus vite. Eh bien quoi? Il y a là un combat à mener: « matriotisme » ça sonne plutôt bien. Et ce serait l'occasion de mettre un peu de féminité, de douceur et de courbes graciles dans vos patriotismes bêtement virils, vous ne trouvez pas? Mais me voilà qui digresse. L'étymologie, elle m'éclaire la lanterne. Elle me donne des idées. Elle me descelle des sens dérobés et des acceptions oubliées. Elle m'explique. Elle m'inspire. Elle me fait rêver.

*

Ben oui, une fois que t'as absolument tout goudronné, Monsieur, tellement qu'il n'y a plus un mètre carré de sol en contact avec le ciel, ben les feuilles mortes, il faut les déplacer, Monsieur. Ben oui, avec des camions... Avec quoi d'autre? Ça crée de l'emploi. Et les Bobby qui ramassent les feuilles avec une pétrolette à souffle, ben comme ils ont pas assez bougé, Monsieur, le soir, ils vont au fitness... Ben oui, ça crée de l'emploi, ça aussi. D'ailleurs, t'as bien vu: des fitness y en a plein partout. Tu peux devenir millionnaire en ouvrant un fitness de nos jours. Ça correspond à un besoin sociétal, le fitness, Monsieur. Et puis l'arbre-là, privé de sa nourriture de feuilles décomposées à cause de la chape de goudron au-dessus de ses racines, le pauvre, il a grise mine. Même au printemps, Monsieur. D'ailleurs, il y a une étude qui dit que les arbres vivent moins longtemps dans les villes. Qu'ils sont malades. Ça t'étonne toi, Monsieur? Mais c'est bien, quand on réfléchit, parce que la nécessité d'études sérieuses et bien documentées, ça crée aussi de l'emploi. Et de l'emploi qualifié en plus. Et l'arbre, puisqu'il ne reçoit plus les minéraux et la matière

organique des feuilles décomposées, ben il faudra lui faire un cocktail d'engrais tout exprès pour arbres urbains. Tu veux des arbres en ville, non, Monsieur? C'est joli les arbres, tu trouves pas? Et ça t'apaise le stress, il paraît... C'est bon pour la santé mentale. D'ailleurs, c'est simple, s'il y en avait pas, des arbres, ça mettrait en danger des emplois. T'as un meilleur argument, toi? Pense un peu à ces Bobby qui ramassent les feuilles. Alors? Du reste, ça fait avancer la recherche, l'élaboration de produits phytosanitaires. Et ça donne du taf à l'industrie. Ça aussi c'est bien. Si c'est bon pour l'industrie, c'est bon pour la construction. Ils l'ont dit. D'ailleurs, faut qu'on forme des gens pour le futur. Dans les universités. Sinon, on va en manquer. Ben, de gens formés, Monsieur. Qualifiés! Capables de faire ces études et ces recherches. C'est évident, non? Et en plus, ça aussi, ça crée de l'emploi, la formation, Monsieur, tu comprends? C'est important, l'emploi. Très important. D'ailleurs, ils le disent tout le temps, Monsieur. Partout et toujours. Ils ont que ça à la bouche, Monsieur: l'emploi.

*

Manifestement, celui qui a nommé « spécisme » le spécisme, ne s'est pas souvenu qu'il existait d'autres espèces que celles du monde animal... Par exemple dans le règne végétal, ou celui des champignons, ou celui des bactéries. C'est une erreur assez grossière. Alors quoi? Toutes les espèces n'ont-elles pas droit aux mêmes égards, Madame? C'est tout à fait discriminatoire, moi je trouve... Et d'ailleurs, ça me fait penser: celui qui a eu la mauvaise idée de nommer « produits biologiques » les produits biologiques, il a manifestement oublié que la vie, même avec des pesticides dessus, c'était encore de la vie... Ça aussi, c'est grossier.

*

Après tout, croire en l'homme, est-ce absolument différent que de représenter une entreprise de terrassement par une petite fleur?

*

Systématiquement, quand j'ai fini de nettoyer ma voiture ou de ranger mon bureau, je me sens

mieux et plus détendu. Mais n'allez pas penser que je me sens tout à coup mieux parce que la voiture est maintenant propre ou que les affaires du bureau sont bien ordonnées. Non, cela n'a rien à voir. Il semble plutôt que ce mieux-être vienne du constat – qui par ailleurs peut être tout à fait inconscient – que mon action a un résultat probant et indiscutable dans le monde matériel, à l'extérieur de moi. Déjà ça, c'est pas mal... En plus, ce résultat est tout à la fois simple, conforme à mes attentes et à ma volonté: la voiture est propre, les objets à leur place. Oui, ça fait du bien: mon bon vouloir a produit quelque chose dans le monde hors de moi et a obtenu de la matière ce qui avait été décidé et ce à quoi il s'attendait. Il semble évident que pareil succès, même s'il nous semble ridicule et commun, ne peut que nous mettre en paix avec l'univers. Et partant, nous rabibocher avec nous-mêmes. Il ne peut que nous procurer une jouissance. Voire presque une justification. Du reste, comme je m'y attendais, je me rends compte que la réalisation des choses les plus élémentaires et les plus concrètes rassure et apaise avec plus de certitude,

de force et de permanence que celle des choses les plus complexes et les plus abstraites. Qu'en quelque sorte, plus l'acte est primitif, plus le réconfort est pur. Bah! ça n'est guère étonnant: dans vos relations avec les autres, avez-vous déjà obtenu quelque chose qui soit tout à la fois durablement simple, conforme à vos attentes et à votre désir? Ou encore, dans votre relation avec un instrument de musique? Ou dans votre carrière professionnelle? Je le concède: ce ne sont pas là des choses qui peuvent – ni ne devraient – demeurer invariablement apaisantes et réconfortantes. Bien au contraire. Passer le balai, par contre, ô combien!

*

Alors que toi, t'étais encore en train de te dire que t'étais pas assez heureux, plus musclé, moins artistiquement crédible, pas suffisamment écologique, plus malin, finalement quand même assez déloyal, moins con, plus probe, un petit peu moins fit, plus pieux, trop nationaliste, plus rebelle, plus anti-éolien, trop peu

empathique, pas assez reconnaissant, moins vert, trop pas transgenre, pas assez impliqué politiquement, pas trop à ta place... il y en avait qui ne se formulaient pas tant de questions : sous les pins, les cochons étaient à la sieste. Et ils avaient bien raison : c'était d'une évidence si crasse, si affreusement douloureuse que c'en était existentiel. Par-dessus la barrière, je leur ai jeté : « Porcs endormis dans la fange, je m'incline devant tant de sens, tant de grâce et tant de superbe. Je veux être semblable à vous. Ô ! Porcs ! Voulez-vous être mon maître ? » Ils n'ont pas daigné répondre, vous l'aurez deviné. Mais depuis, à chaque fois que je vois un cochon, Monsieur, j'en tire une leçon pour mon usage personnel : À moi la paix. À moi l'humilité. À moi les silences. Et à moi la sieste éternelle.

*

Ils sont rigolos, les gens. Ils se réjouissent sans cesse : cette année, ils battent un record... Comme l'année passée d'ailleurs : jamais vu autant de coureurs à la course, jamais compté

autant de lecteurs pour le journal, jamais dénombré autant de clients à la foire, jamais fait autant de fric avec la boîte... Et qu'on s'extasie et qu'on se flagorne et qu'on se remercie réciproquement pour les fidélités! Mais Monsieur, vous ne pensez pas que cela est simplement le reflet de quelque chose de plus général? Je vous le donne en mille: jamais recensé autant de monde sur la planète, Monsieur. Jamais! C'est aussi simple que ça. Il n'y a pas tellement de quoi pavoiser, moi je trouve... Tout au plus on pourrait se féliciter de réussir à maintenir une sorte de proportionnalité, voyez-vous? Et encore. Vous aurez sûrement bien fait votre travail, Monsieur. Il ne s'agit pas de cela... Mais je ne peux pas m'en cacher: Monsieur, je ne parviens plus à me réjouir avec vous. D'ailleurs, je me demande si j'ai jamais pu. Ça sonne creux tout ça, vous ne trouvez pas? Plus, au-delà d'un certain seuil, c'est moins. C'est ce qu'on enseigne dans les disciplines artistiques notamment. Alors, fort de cette conviction que j'ai faite mienne depuis beau temps, je peux affirmer que je me réjouirai

sans doute sincèrement le jour où vous
présenterez, Monsieur, des chiffres à la baisse.
Voilà! La vie, ce n'est pas seulement croître,
Monsieur. La vie, c'est aussi se vider et dépérir.
Et ne vous en déplaise, je m'en réjouirai avec
ou sans vous. C'est aussi simple que cela : là où
nous sommes arrivés, c'est moins qui est plus.
Les pôles, en quelque sorte, se sont inversés.
Et je pense qu'il est désormais de la première
importance de nous éduquer à célébrer plutôt
le moindre des moins que chacun de vos plus.

*

Notre langue a été si longuement malmenée
qu'on nomme communément « bien-pensants »
ceux-là mêmes qui pensent le plus mal.

*

Vos campagnes m'inspirent autant qu'elles
m'exaspèrent. Vous m'excuserez. Je suis toujours
très heureux quand un politicien n'est pas élu.
Oui : Schadenfro! Quelles que soient ses idées,
ou quel que soit son parti, d'ailleurs...

Habituellement, au moment du vote, ça faisait déjà longtemps que je ne pouvais plus lui voir la tronche au milieu de l'affiche. Ben quoi? À force de faire du tapage, on suscite le dégoût. Puis la nausée... Quoi de plus naturel? Ça me fera du bien de ne plus les voir, vos tronches, messieurs-dames, je vous le dis franchement. Il paraît qu'on peut faire une indigestion avec de l'eau... Je vous laisse imaginer avec vos tronches. Un peu de bon sens, Messieurs. Un peu de mesure, Mesdames. Et vice-versa, s'il vous plaît. Et un peu d'humilité aussi. N'y a-t-il donc personne pour vous dire que, passé un certain point, le matraquage devenait contre-productif? N'en avez-vous pas l'intuition? Sur moi, en tout cas, l'effet est même pire. Plus que contre-productif. Vous voyez bien: c'est au point que je vous déteste et que je me délecte de vos défaites. D'avance, je me réjouis: Ah! celui-là, on ne la lui verra plus, sa tronche... Mais passons. Ma voix, je la remets en jeu! Oui: je promets ma voix à celui de vous qui n'a pas fait tirer d'affiches. S'il existe, qu'il se fasse connaître!

*

Sur l'esplanade de la gare désormais, aux heures de grande affluence, on peut observer un étrange phénomène : les gondoles humaines. Des hommes et des femmes immobiles présentent à bout de bras, comme crucifiés, des revues colorées. Mais ils ne les distribuent pas pour autant : visiblement, ils sont gênés. Ils ne disent mot, ils ne bougent pas et leurs regards sont fuyants. Pas même marionnettes, ni même robots : au nom d'une impénétrable allégeance – moutons parmi les moutons – ils se sont faits présentoir. Et voilà donc que ces bigots abouliques voudraient, par leur morose présence, éveiller un intérêt pour un illustré s'intitulant « Réveillez-vous » ? Ma parole, c'est tout de même cocasse ! Ne trouvez-vous pas ? Et de le constater me frappe de stupeur.

*

L'abruti, ce n'est pas un simple con. L'abruti, il a une histoire, lui. La lettre « a » dans le mot « abruti » est un préfixe indiquant le passage d'un état à un autre état. Étymologiquement, un abruti, c'est donc quelqu'un qui a été rendu

brute. Quelqu'un qui est devenu brute par l'action d'un facteur extérieur. Comme lorsque l'on dit: abruti par le chanvre, par exemple. L'abruti vient donc, en quelque sorte, d'en haut: avant d'être abruti par quelque chose, l'abruti n'était pas encore brute. Il était quelque chose de mieux, quelque chose que l'abruti n'est plus, ou encore, quelque chose que l'abruti est désormais davantage. Lors de l'abrutissement, il y a un mouvement descendant, une péjoration: l'abruti a perdu quelque chose dans l'opération de l'abrutissement. Alors qu'un con, c'est simplement un con. Lui, il n'a rien perdu. Et il ne vient de nulle part. Surtout pas d'une quelconque hauteur. Reste que l'abrutissement, s'il est un mouvement vers le bas, n'est pas pour autant toujours réversible.

*

Bonsoir, moi c'est Bobula. Je suis un peu pressée: c'est dimanche soir, vous comprenez? Et à la caisse, il y a la file. Ça m'agace... Et la vieille qui avance pas. J'ai un train à prendre, moi. Alors, je fais bien attention qu'on me

dépasse pas. Je fronce les sourcils et je prends un air mauvais. J'ai pas de temps à perdre, moi. Normal, non? Ça fait déjà deux minutes... Ah! c'est mon tour! C'était le moment. À moi! Pardon... C'est mon tour! Voilà... Bonsoir! Mais quoi? Il me demande de l'argent, le caissier... Ah oui! C'est vrai... Pas vu venir. Euh, il est où mon porte-monnaie déjà? Dans mon sac, il y a un de ces bordels. Chier, c'est pas le moment. Ah! attendez, j'ai sûrement de la monnaie au fond du sac. Oui! Attendez... dix, vingt... Un franc! C'est combien déjà, vous m'avez dit? Ah oui? J'en ai encore dans ma poche, attendez. Oh! Il y a des gens derrière. Merde, il tire la gueule celui-là... Tête de con! Sûrement un banquier. Excusez-moi, hein, Monsieur! Trois francs cinquante? Quoi? Ah bon, ça a augmenté? Merde. Non, je suis désolée. Non! Je vais pas le prendre du coup. J'ai mon train. Rendez-moi ma monnaie! Oui. Au revoir... Ouf. Vite, mon train... Ils sont bizarres les gens quand même, vous ne trouvez pas? Ils me regardent méchamment. Je sais pas ce qu'ils ont. Oh! et puis cette caissière alors... Pas sympa. Bah, ils doivent être stressés.

C'est quand même quelque chose. C'est fou, je trouve, comme les gens sont pas sympas. Ils ne prennent pas le temps... Oh! Merde: mon train. J'ai oublié de prendre mon billet... Sûr que le contrôleur va me faire chier.

*

Prétendre être un artiste, un intellectuel ou que sais-je encore de manifestement bling-bling, ça ne vaut guère mieux que de dépasser à grand bruit un vélo au volant d'une grosse Porsche et de se dire : pauvre type, il doit rêver d'avoir une bagnole comme moi. Réflexion faite, j'ai bien l'impression qu'il n'y a guère que les conducteurs de Porsche que les Porsche font bander. Vous ne pensez pas? Oui et quelques autres, vous avez raison... Mais les cyclistes auraient plutôt tendance à les maudire, à ce qu'on dit. Et les piétons, ce serait même pire.

*

Un jour, j'ai rencontré une jeune maman qui promenait un nourrisson tout frais

dans une poussette. D'humeur farceuse et sûr de la dérouter, je lui ai lancé, presque réprobateur :

– Mmmh, c'est pas très écologique de faire des enfants...

Et sans trahir la moindre surprise, avec une dignité et une foi qui ne laissent plus rien à discuter, du tac au tac, comme si elle avait eu le temps de réfléchir longuement à la meilleure réponse qu'elle pouvait faire à cette provocation, elle m'a répondu, immédiatement, droit dans les yeux :

– C'est vrai. Mais celui-là, il va sauver le monde.

*

Une brève analyse matinale d'un esprit de contradiction. Le mien. J'ai constaté que vis-à-vis de l'opinion d'une personne seule, il y avait une chance sur deux ($1 - 1/2^1 = 1/2$) que je ressente l'envie de marquer mon désaccord. Et cela tout à fait indépendamment de mon avis propre : je peux désirer contredire alors même

que je suis du même avis. Confronté à deux personnes qui sont d'accord entre elles, ce désir croît de manière exponentielle. Comme afin de compenser le fait que ces personnes gagnent en force de conviction et en pouvoir en étant unanimes, mon esprit s'oppose proportionnellement avec plus de force et mon ardeur à m'y opposer augmente: il y a alors trois chances sur quatre ($1 - 1/2^2 = 3/4$) que je ne sois pas d'accord. Vis-à-vis de trois personnes ayant croyance commune, il y a sept chances sur huit ($1 - 1/2^3 = 7/8$) que je m'inscrive en faux. Et face à quatre personnes qui sont d'accord, j'atteins sans peine quinze chances sur seize ($1 - 1/2^4 = 15/16$). Au-delà du seuil de quatre personnes, j'ai noté que ce qui était un désir de contredire inoffensif et joueur pouvait se transformer en un besoin impérieux de révolte. Tout à fait comme si de manière intuitive quelque chose en moi rejetait les unanimités trop crasses, les conformités trop intégrales et les intégrismes trop conformes. C'est vrai: elles me semblent louches, les unanimités. Elles m'inquiètent. Vous ne vous rendez pas compte à quel point elles sont dangereuses,

les unanimités, Monsieur. Et j'ai le sentiment qu'en fait, l'esprit de contradiction est destiné, au sein des sociétés animales, à fonctionner comme une sorte de fusible, un élément d'une boucle de rétro-inhibition, une manière de protection.

Addendum: Un ami m'a fait l'excellente remarque que si on poussait plus loin le modèle mathématique sous-jacent à mon développement, on pouvait constater que je n'avais aucune chance d'avoir l'envie de me contredire moi-même, puisque:
 $1 - 1/2^0 = 1 - 1/1 = 1 - 1 = 0$.
C'est intellectuellement exquis, implacable.

*

Il y a des climatosceptiques. Moi, je suis humanosceptique.

*

J'entends souvent dire que l'homme moderne serait, ces dernières années, en train de

connaître une manière d'éveil, qu'il gagnerait brusquement en conscience, qu'il nous serait donné d'assister – à la faveur de la réalisation d'une masse critique – à un boom de spiritualité. Et j'en vois des tas pour qui cette assertion est source de sens, de joie et d'espérance. Certes, il est vrai que l'homme a désormais accès à une masse monumentale d'information. Qu'il soit beaucoup plus spirituel pour autant, il me sera permis d'en douter: quantité n'est pas qualité. Et le savoir brut n'élève l'âme de personne: connaissance n'est pas probité. L'homme, il semblerait plutôt qu'il s'y soit noyé, dans l'information. Perdu. Et lorsque je l'observe, il ne me donne qu'assez rarement l'impression d'être particulièrement réveillé, l'homme. Je le trouve plutôt puéril... Voilà mon sentiment. Mais admettons: il gagnerait en conscience, l'homme. Soit. Aux admirateurs du genre humain et aux optimistes, je me dois cependant d'opposer le fait qu'il ne faut pas perdre de vue que l'augmentation de la conscience, la spiritualisation n'est tout d'abord qu'hypothèse. Ensuite, elle n'est jamais qu'un aspect isolé d'une totalité.

Ce que je constate, c'est que l'homme gagne surtout en nombre et en capacité de nuisance. Et ce davantage et de manière moins hypothétique qu'il ne gagne en éveil. Il me semble aussi qu'il a largement perdu en moralité. Aussi, l'un dans l'autre, je suis obligé de déduire que l'homme, malgré la rallonge de conscience dont il serait le récipiendaire, continue à s'obstiner, tête de mule, à aller dans la mauvaise direction. Avec plus de conviction que jamais. Son éveil, apparemment, n'y change rien, ni sa spiritualité. Dès lors, il ne reste qu'un pas pour déduire – et pour me délecter d'affirmer – que l'homme, c'est au moment même où d'aucuns prônaient qu'il était le plus éveillé, qu'il a fait le plus de ravages. Que l'homme, c'est au moment même où il était le plus spirituel, qu'il était le plus complètement con.

*

Hier, j'ai vu une asiatique toute de jaune vêtue.

*

Si vous pensez trouver dans les variétés de fruits et légumes modernes les vertus et la force de la nature, représentez-vous ce qu'il reste de l'essence du loup dans le teckel.

*

Aujourd'hui, monsieur C. – tout de même rien moins que président du gouvernement – dit dans le journal: « Il est vrai qu'aujourd'hui l'opinion publique demande aux hommes publics d'être toujours plus irréprochables. » C'est étonnant, ne trouvez-vous pas? Que justement cet homme-là dise justement ça. Pour lui, visiblement, le fait qu'un politicien se doive d'être irréprochable semble n'avoir rien d'évident. Dans sa propre formulation, il semble même découvrir une sorte d'idée nouvelle: Ah bon? Irréprochable? Un homme public? Vous m'en direz tant... Il suggère encore que irréprochable – et cela aussi est étonnant – on peut l'être... plus ou moins. Moi qui pensais qu'irréprochable, on l'était ou on ne l'était pas, tout bêtement. Sans doute que je ne suis pas assez réaliste. De toutes façons, je ne comprends

rien à la politique. Bah! en refermant le journal, je me suis dit qu'il faudra finalement s'en remettre à cet homme-là. Parce qu'à propos d'irréprochabilité, il doit en savoir quelque chose, ce monsieur C.

*

Oui, Monsieur, moi aussi je pratique la méditation. C'est à la mode, vous savez? Et pour moi, c'est très important d'être à la page. En plus, le type de méditation que je pratique est plutôt d'un genre moderne: lors de mes balades en forêt, je ramasse les déchets que je trouve, voyez-vous? Et de cette action, j'essaye d'en être le plus intensément conscient possible. De l'odeur, de la texture, du petit bruissement que ça fait quand je les touche, les déchets. Puis à la fin, je les emmène avec moi. Et ça fonctionne: ça vous met dans un de ces états! Vous n' imaginez pas, Monsieur... ça vous met la paix dans l'âme. Oui! L'âme en paix, Monsieur... C'est merveilleux.

*

On ne le sait pas assez. Moi-même, je ne savais pas le décrire, alors même que cela m'est arrivé si souvent. Une fille, ça peut vous bouleverser un homme. Pour rien. Bouleverser comme on renverse une table. Rien qu'en passant. Sans raison et sans l'avoir voulu. Comme une musique triste vous remue. Ou un film émouvant. Vous défaire. Sans un mot. En tout bien, tout honneur. Sans même le savoir. Comme une œuvre d'art vous chavire. Oui, c'est bien le mot exact : bouleverser. Et chamboulé, étourdi comme au sortir du cinéma, il faut un peu de temps pour s'en remettre... Un tout petit peu.

*

Il y en a qui sont si imbibés d'eux-mêmes que lorsqu'on leur dit que c'était mieux avant, ils le prennent contre eux.

*

Aujourd'hui, je me suis demandé pourquoi l'unité lexicale « boîte » prenait un accent

circonflexe. Alors voici: je savais que l'accent circonflexe est souvent le reliquat d'un « s » perdu qui se trouvait juste après la lettre qui le porte, comme dans « hôtel » ou « hôpital ». Du coup, j'ai extrapolé « boïste » que je ne connaissais pas mais qui existe effectivement dans l'ancien français. Il est dérivé de la forme gallo-romaine « buxita » qui vient du latin « *buxus* » qui veut dire « buis » et qui est encore aujourd'hui le nom scientifique de cette espèce: *Buxus sempervirens*. J'en déduis que, probablement, on faisait des boîtes en buis à l'époque et que le lien est resté ainsi consigné. L'étymologie, je vous le dis, ça a depuis toujours eu un petit quelque chose qui me fait vibrer le nodule nerveux.

*

Tout à l'heure, je me suis assis près de la route principale qui traverse la pinède, sur l'axe où tout doit passer parce qu'il n'y a pas encore d'autoroute. Et j'ai regardé les camions. Je me suis mis tout près. Pour sentir leur odeur et leurs gaz. Pour sentir dans mes cheveux le souffle de

leur passage et leur vitesse. Pour entendre vraiment le bruit qu'ils font. Pour percevoir la lutte et la chaleur de leurs moteurs. Leurs vibrations. Pour essayer de bien tout comprendre. J'ai lu leurs immatriculations. J'ai pensé aux pays qu'ils ont quittés. Et à ceux qu'ils vont livrer. J'ai lu les réclames sur leurs flancs. J'ai imaginé ces choses qu'ils transportent. Les tulipes hollandaises et la chimie. Les cosmétiques inutiles et les oranges du sud. J'ai cherché à voir les silhouettes solitaires dans leurs cabines. Et j'ai réfléchi à ce qu'elles pouvaient bien penser, assises là, à ne rien faire. Je me suis demandé si elles m'avaient vu, moi, tout petit, tout en bas, tout au bord de la route. Je me suis demandé comment c'était, leur vie de silhouette. Si elles se sentaient fortes, là-haut, dans leurs camions. Si elles avaient des espoirs. Et je me suis demandé par quoi elles étaient tourmentées, la nuit, quand elles doivent s'endormir sur les aires de repos. Au bout d'une heure, je me suis senti faible. J'étais étourdi. J'avais la nausée et ma tête me faisait mal. Empoisonné. J'aurais voulu sentir une main sur mon épaule.

Une main qui vienne pour me relever; une main paternelle et rassurante qui comprenne et qui dise: « Ne t'inquiète pas, petit, ils savent exactement ce qu'ils font... Tu verras: tout va bien se passer. »

*

Voilà donc que quelqu'un aurait inventé tout récemment une sulfateuse qui marche à l'énergie verte. C'est dans les journaux. Et il semblerait que cela soit une si bonne idée que cela mérite un prix. Oui! Sur le moment, ça m'a laissé complètement coi. Mais après réflexion, cela n'a rien de vraiment étonnant: Écologiquement pollué, c'est comme politiquement correct... C'est mieux!

*

Le trafic va augmenter de toute façon, alors autant ne pas faire de deuxième tunnel. Voilà ce qui m'est apparu comme une évidence. Je sais. Oui, je sais: je devrais faire de la politique... Vous avez raison. Mais j'ai des

priorités dans la vie, moi, Monsieur.
Et le goût pour une certaine élégance.
Reste que si vous n'avez pas d'avis sur
la question, vous pourrez toujours prendre
ceci comme une recommandation de vote.
On ne sait jamais.

*

L'homme occidental ne serait-il pas
si démoralisé justement parce qu'il est si
démoralisé? À première vue, cela pourrait
paraître trivial comme assertion, je vous
l'accorde: une tautologie de bas étage...
Mais à y gratter un peu, on peut y discerner
un lien causal caché entre les deux acceptions
a priori distinctes que peut prendre le terme
démoralisé. Je m'explique. Pour mieux saisir,
scandons à la manière d'un flow de rap:
« Sans morale, t'as pas le moral. » Intuitivement,
ma foi, cela fait sens. Et c'est tout à fait ce que
l'on observe chez l'homme occidental, n'est-ce
pas? À force de perdre en moralité, le voilà qui
déprime. Et de m'épater de la capacité de
l'étymologie à consigner sans en avoir

l'air un lien de causalité à travers les âges.
C'est bluffant, vous ne trouvez pas, vous?
Et de tirer mon chapeau bien bas aux mots
et à leurs relations, à leurs généalogies
passionnantes et à leurs étonnantes dérives,
à leur précision et à leurs ambiguïtés,
à leurs complications orthographiques
savoureuses. Oui, savoureuses! Mais plus
encore, éloquentes et significantes. Nécessaires.
À leur histoire, et à leurs enseignements.
Sans morale, t'as pas le moral.

*

Oh! Homme! Toi qui as tant accompli,
il est venu le temps de défaire.

*

Ce n'est pas très complotiste que d'être
spirituel. Nombre de mes connaissances
se targuent avec plus ou moins de subtilité,
avec plus ou moins de bonheur aussi, de se
consacrer à une quête spirituelle. Méditation,
développement personnel, néo-bouddhisme

ou que sais-je encore? Les voies, semble-t-il, sont multiples. Soit... C'est très à la mode et les personnes de ma connaissance ne méritent pas mon antipathie pour si peu. Or – et c'est là que je m'étonne – il se trouve parmi elles un nombre certain qui laisse transparaître des adhérences à toutes sortes de thèses conspirationnistes : chemtrails, attentats de septembre, alunissage truqué et que sais-je encore? Là aussi, manifestement, les voies sont nombreuses. Et j'en arrive au point de cette bafouille : je veux mettre les choses au clair. Il est des catégories qui, par nature, s'excluent mutuellement. À mon tour de clamer avec aplomb : on ne peut pas être à la fois spirituel et adepte des théories du complot. Non, Monsieur, on ne peut pas! Quand on est une pomme, on n'est pas une poire. Et, pour être tout à fait univoque, je précise : quelqu'un de spirituel n'accordera par définition pas le moindre intérêt aux théories du complot. C'est forcé : il est impossible que cela soit autrement. De même, et inversement, un adepte des théories conspirationnistes n'a pas le moins du monde une chance d'être spirituel, même

pas un tout petit peu. N'y pensez même pas. Me voilà prêt pour conclure. L'humilité et la raison commandent que l'on devrait au moins d'abord s'affranchir de ses errements les plus grossiers et de ses peurs les plus occultes avant de prétendre à sa propre élévation. Ce n'est pas très spirituel d'être complotiste.

*

J'ai souvent fait le constat que les gens qui ont eu des enfants disposaient d'une propension plus grande à croire en l'homme. La piété parentale, l'amour et l'espérance la leur imposent évidemment. Il s'y décèle le signe subtil de l'insondable sagesse de la nature.

*

Il semble qu'il y en ait qui n'ont toujours pas compris. Et il semblerait qu'il y en ait davantage que ce que j'ai voulu croire. Voici donc que hier, en sortant de mon centre commercial favori, j'ai été frappé de stupeur. Encore une fois. Près de l'entrée, on avait disposé une petite machine

noire, haute comme une jambe, de laquelle pendait de chaque côté un petit sac plastique. Un long à droite et à gauche, un plus petit. Intrigué, je m'en suis approché pour saisir l'utilité de cette nouveauté. Figurez-vous cela : il s'agit d'un distributeur de sacs à parapluie. Vous avez bien lu. Comme moi, vous aurez sans doute le premier réflexe de vous demander à quoi bon encapoter son parapluie dans un sac transparent. Je vais vous expliquer ce que j'ai compris : si vous avez un parapluie avec vous, c'est probablement qu'il pleut. Et s'il pleut, il devient probable qu'une fois à l'intérieur du centre commercial le parapluie fermé qui pend le long de votre imperméable laisse s'échapper quelques gouttes au sol. Voilà Monsieur... Et la direction du centre commercial de s'en expliquer : Vous savez, Monsieur, ce n'est pas très hygiénique de dégoutter en shopping. Ah ça... Ça va convaincre Madame, ça ! Et les métrosexuels et les immunodépressifs... Et dites-vous bien que les sols mouillés, ça peut être dangereux. Vous savez, les couvertures d'assurances et les choses comme ça, faut pas trop les titiller. Et finalement, Monsieur,

ce serait faire montre de respect pour le travail du concierge que d'utiliser cette toute nouvelle machine, vous ne pensez pas? Et à la moindre petite ondée, s'il vous plaît. Chers clients, au nom de la sécurité, à celui de la propreté, pour votre propre confort et pour le bon déroulement de votre expérience de consommation, nous vous prions de plastifier vos parapluies mouillés! Je pense que je suis resté devant la machine – le « Umbrelbag », c'est son nom – au moins deux minutes bouche bée, pour ne pas dire la bouche béante, à pousser dans ses derniers retranchements et à la vitesse de l'éclair la réflexion suivante : « Donc il y a dû y avoir un Bobby probablement un vilain asiatique adulescent boutonneux et un peu geek qui un jour a pensé mais tiens on pourrait inventer un truc pour ce fameux problème des pépins qui gouttent dans les lieux publics et qui après avoir développé une idée prototype est allé convaincre un autre Bobby plein de soupe et argenté qui s'est dit que oui effectivement il faudrait investir et parier sur cette idée géniale qui est alors lui-même allé voir des Bobby ingénieurs qui ont vu dans

ce projet un beau challenge intellectuel et qui ont donné personnellement les contacts de Bobby distributeurs et de Bobby marchandiseurs avec leurs recommandations qui se sont passé le mot que devant l'ampleur de la problématique et de son universalité il fallait à tout prix effectuer une étude de marché et que sans aucun doute il y aurait là une grande quantité de blé à se mettre dans les poches et qui ont ceux-là cherché les soutiens indispensables et facilitateurs de Bobby politiciens qui ont évidemment vu là une manière de faire croire qu'ils avaient été capables de tenir leurs promesses en redressant un tout petit peu mais un peu ça suffit déjà n'est-ce pas foi d'homme politique la courbe du chômage et cherché aussi à obtenir l'intérêt de Bobby managers de centre commerciaux et de Bobby directeurs d'aéroports qui se sont mutuellement persuadés du fait que eh bien oui c'était sûr qu'avec ça on pourrait réduire les coûts et augmenter les marges et peut-être faire baisser les frais exorbitants de Bobby d'assurances inutiles mais obligatoires et soulager un peu Bobby le concierge qui part de toutes façons

bientôt à la retraite tout en se demandant par la même occasion s'il ne serait pas dans le même temps plus rentable en jouant sur la responsabilité et l'éthique de commencer à ne plus proposer de sacs plastiques dans les rayons alimentaires pour ne pas faire fuir la nouvelle clientèle des Bobby éco-extrémistes et des Bobby hexagomondialistes plasticophobes de plus en plus nombreuse qui a fini finalement par représenter une part de marché qu'on ne pourrait dorénavant plus considérer comme négligeable et que leurs chiens véganes allaient probablement mériter qu'on se pose la question de... » Bref, j'en étais là dans mes réflexions quand je me suis senti con et que j'ai refermé ma bouche. J'ai dû m'aider de ma main... Ô! Génie humain! Décidément, l'existence de cette machine tient du miracle. Et décidément, pour moi les voies du libéralisme et de la mondialisation resteront à jamais impénétrables. Je dis pas, hein, en Amazonie où il pleut tous les jours et autrement plus mouillé que chez nous. Encore que... Peut-être bien que là-bas le bon sens les a fait laisser leurs parapluies dehors. Nul besoin de machine... Et pour finir,

et parce que je ne veux pas qu'on me taxe
d'user de malhonnêteté intellectuelle, je vous
le donne en mille: les sacs de la toute nouvelle
machine de mon centre commercial préféré,
si jamais, eh bien, ils sont recyclables. Oui,
Monsieur! Vous pouvez avoir bonne conscience,
Monsieur: on n'arrête pas le progrès.
On ne l'arrêtera plus.

*

Il y a quatre hommes: un terroriste,
un pédophile, un politicien de haut vol
et le PDG d'une grande multinationale.
Vous disposez des ressources pour mener
une seule enquête, une seule instruction
et le cas échéant, un seul procès.
Lequel poursuivez-vous?

*

Les foules en liesse me donnent toujours
des nausées. C'est quelque chose d'intuitif,
de reptilien presque, qui me pousse à me méfier
comme de la peste des comportements

de masse. Rien de rationnel, mais quelque chose d'extrêmement fort, que j'ai depuis toujours. Comme l'instinct d'un animal qui, infusé d'une science supérieure à la sienne propre, lui signifierait qu'un tel aliment est toxique en lui tordant douloureusement les tripes avant même qu'il l'ait avalé : « Ça pue ce truc. Le mange pas et fuis-t'en à la course. » Oui, c'est exactement ça que ça me fait, les liesses.

*

Pour certains, aller à l'église fera le monde meilleur; pour d'autres, aller voter.

*

Il y en a toujours pour s'offusquer quand on leur dit qu'avant c'était mieux. Vexés comme de petites filles, ils crient au passéisme avec condescendance et avec incompréhension. Comme si le passéisme, c'était une maladie. Ou une formule magique. C'est étrange, vous ne trouvez pas? C'est tout à fait comme si on avait piqué leur fierté en suggérant qu'au

moment même où eux sont justement en train de vivre leur existence – si fabuleuse, si pleine de sens, si indiscutablement juste et légitime – le monde ne serait pas le monde le plus beau et le plus abouti de tous les mondes. C'est tout à fait comme si on les avait insultés, inaptes qu'ils sont à concevoir comment l'univers ne serait pas le meilleur des univers au moment même du temps de leur propre existence. C'est tout à fait comme si c'était une offense que de l'insinuer, tant leur monde se doit de graviter autour d'eux, pour eux et par eux. Vous voyez? Un monde sans moi, Monsieur, ça ne peut être qu'un monde imparfait.

*

On entend souvent dire que dans tout mal réside un bien. Ou, plus rarement, l'inverse. Dès lors on devrait dire aussi que tout bien doit être partie d'un mal plus grand. Et inversement. Pourtant on ne l'entend jamais. C'est tout à fait inconséquent, ne trouvez-vous pas?

*

C'est très fâcheux d'avoir été trop bien élevé :
on ne sait jamais comment se débarrasser
des gens.

*

Sur une pancarte devant un restaurant :
« Aujourd'hui, soupe de topinambourg. »
Alors ça, voyez-vous ? Je n'y avais jamais
pensé : la cuisine topinambourgeoise !
C'est vrai, dites donc, ça fait rêver.
Et pour peu que les Américains s'approprient
la dénomination, on pourra bientôt goûter
à toutes sortes de déclinaisons de
topinamburger.

*

Ce n'est pas pour dire quelque chose que
les hommes parlent. C'est pour se rassurer.
Et on peut gager que ceux qui parlent le plus
sont ceux qui ont le plus grand besoin d'être
rassérénés. Et ne pensez pas qu'ils se rassurent
ainsi mutuellement. Non : ils se rassurent
eux-mêmes, se contemplant chacun lui-même,

causant devant quelqu'un, plutôt qu'avec
quelqu'un. Logorrhée, diarrhée, j'ai toujours
trouvé l'assonance éloquente.

*

Dire que l'homme est bon, c'est dire la moitié.
Moins que la moitié... Et c'est mentir par
omission.

*

Il y avait là-haut un silence tel que j'entendais
siffler les pointes des ailes des hirondelles qui
fendaient l'air en virevoltant entre les genévriers
millénaires et les pins noirs.

*

Prenons le cas d'une personne abstraite A qui,
de peur de déplaire, n'a jamais le courage de
dire ce qu'elle pense. Prenons ensuite une
personne abstraite B qui, inversement, dit
toujours tout à fait librement ce qu'elle pense,
quitte à déplaire. Imaginons une discussion

entre A et B. Existe-t-il la moindre probabilité que la personne A prenne l'opinion de B, quelle que soit cette opinion, autrement que comme une douloureuse offense personnelle, renvoyée qu'elle est par la désinvolture de B à sa propre incapacité d'être elle-même et à celle d'assumer ce qu'elle pense; renvoyée qu'elle est à sa propre duplicité, aux frustrations qui en découlent, à sa pleutrerie et à sa propre souffrance? Dès lors, pensez-vous que la personne A soit en mesure de concevoir une idée vaguement raisonnable des intentions – que l'on pourrait imaginer bienveillantes – de B ou de ce que B cherche à lui dire?

*

Pour me sentir tout à fait à mon aise, il faut que je dispose devant moi d'un minimum d'environ trois heures, sans personne pour les déranger.

*

Sans crier gare, il fit voler la portière, s'extirpa de son siège d'un bond, sauta lestement sur

le toit de la voiture devant la sienne et hurla à tue-tête et dans toutes les directions: « Alors, commerçants du centre-ville, vous êtes contents? Il y a assez de voitures au centre-ville à présent? Il me semble en tout cas. On pourrait même dire qu'il est bouché, le centre-ville, hein? C'est ce que vouliez, n'est-ce pas? Des voitures... Et il y en a surtout quand il pleut. Vous devez être contents! En plus, elles sont à l'arrêt. Quelle meilleure réclame pour vos vitrines? Je vous le demande! Et je vous le dis: Vive la pluie! Vive les voitures! Vive les commerçants du centre-ville! »

*

Il y a les personnes qui utilisent les poignées uniquement pour ouvrir les portes, jamais pour les fermer.

*

« Livraison presse: arrêt fréquent. » Ce n'est pas la première fois que cette fourgonnette me fait me gratter le nodule nerveux. Le lobe qui gère

la syntaxe notamment. Un seul arrêt ne peut pas être fréquent, n'est-ce pas? Ou encore: si quelque chose est fréquent, il ne peut en aucun cas s'agir d'une singularité.

*

Un jour, quelqu'un m'a dit: « De toutes façons de nos jours, on mange trop... » Il avait raison. Et je me rappelle que j'avais voulu aller dans son sens. L'appuyer. Lui dire que j'étais du même avis. Lui répondre que oui, effectivement. Et de développer. D'ajouter qu'en plus de cela, on se nourrissait désormais de plus en plus de saloperies industrielles et de pesticides et d'organismes génétiquement modifiés et tout le tralala... Je suis sûr qu'il aurait été d'accord. Peut-être même qu'il aurait été heureux de mes réponses et reconnaissant pour ma contribution à son constat... Et qu'il m'aurait probablement trouvé de l'esprit. Mais, ce jour-là, tout ce que j'ai été capable de répondre, ç'a été:

– Oui, surtout les gros...

*

Ne pas aller voter, c'est à peu près aussi mal que de ne pas aller à l'église. Ni beaucoup plus, ni beaucoup moins: c'est une affaire de foi.

*

Publier un avis de disparition, c'est se trahir sur le fait qu'on a tendance à voir les verres à moitié vides plutôt qu'à moitié pleins.

*

Je suis un indéboulonnable misanthrope. Je n'aime pas la race humaine. À présent qu'elle en a le moyen, je trouverais convenable qu'elle ait l'élégance de se suicider. Mais l'élégance n'est pas quelque chose qui caractérise les hommes.

*

Moi, pour qui le passage d'un camion est une souffrance... Figurez-vous la qualité de mes amours et la grandeur de mes rêves!

*

Candidates, candidats, à nouveau cette année je n'ai pu constater aucun progrès. Il faudrait vous tirer les oreilles, fripouilles: de vilaines affiches placardées n'importe où, n'importe comment, portant des slogans qui sont autant d'insultes à l'intelligence la plus minable. Nom d'une pipe, on devrait vous interdire! J'ai vu les effets de vos campagnes de marketing sans envergure ni goût. J'ai vu une débauche de moyens et d'énergie. J'ai vu un gâchis d'encre et de papier. Mais je n'ai vu d'élégance ou de grandeur ni sur vos visages ni dans vos mots ni dans la manière de mener vos combats. Ou si peu... Aussi, à nouveau cette année, j'ai choisi de donner ma voix à personne de vous et de le faire savoir. Ça aussi, c'est la démocratie. Et que je ne vous y reprenne pas, garnements!

*

Je n'ai plus assez bonne mémoire pour que l'on dise encore de moi que je suis quelqu'un de cultivé.

*

Pour désigner les humains, j'affectionne tout particulièrement l'expression « mouches venimeuses ». Je la trouve savoureuse et elle a cela de pertinent qu'elle renvoie aussi bien à l'aspect nocif du poison qu'à la petitesse, la pénibilité et à l'insupportabilité de l'insecte. Cette expression, je la tiens de John Steinbeck, par la traduction pas tout à fait littérale de « *stinging flies* ». Et je dois préciser que lui-même ne l'utilisait pas pour qualifier l'engeance humaine dans son ensemble... Sans doute avait-il sur elle un regard plus bienveillant, plus compréhensif que le mien.

*

La vérité n'a pas la forme d'une certitude et une certitude n'est jamais la vérité. Autrement dit, sous forme de maxime: « Si t'en es sûr, défie-t'en! » J'illustre: il ne fait pas de doute que d'innombrables erreurs ont été commises parce qu'il est de bon ton de penser que – allez, au hasard... – créer de l'emploi, c'est bien, ou que la croissance économique est éternelle. Quelles sottises! Pensez seulement à ces

ingénieurs grassement payés pour réfléchir à la manière d'optimiser l'obsolescence des produits de la firme pour laquelle ils travaillent ou à la détérioration de l'environnement qui, pour une partie au moins, est imputable au fait qu'on ne veut pas prendre le risque de mettre en danger les entreprises et leurs employés. Je m'inscris en faux! Je m'érige, même! Non, le chômage n'est pas le mal; non, la croissance n'est pas le bien. Et je généralise: décider que quelque chose est bon et établir cette chose en une vérité inquestionnable, en une doxa universelle, voilà où se trouve la racine du mal. Du moins, l'une des racines. Croire que la vérité ressemblerait de près ou de loin à une certitude, penser que les certitudes sont autant de vérités, voilà la source de nombreuses fautes et de nombreux manquements. Et je tire conclusion: la prochaine fois que je serai tout à fait certain d'une chose, avant de la dire ou de l'écrire, je tâcherai de m'en souvenir. Quant à ce petit texte que voici, j'y ai bien réfléchi: je peux le publier en toute bonne conscience: je n'en suis plus tout à fait convaincu, maintenant.

*

Je réfléchis à l'utilisation d'un nouvel indicateur économique-sociologique: quand un pays peut se permettre d'utiliser du pétrole et des forces de travail pour souffler sur des feuilles mortes, on peut définitivement déduire que...

*

Ils me feront toujours rire, les humains: 98 % d'entre eux estiment qu'ils font partie du 50 % des gens les plus sympathiques... C'est édifiant, vous ne trouvez pas? Allez mes braves! encore un petit effort: demain, essayez d'être encore plus sympas! Du reste, et après brève réflexion, ça ne m'étonnerait même pas que le 2 % restant se trompe complètement sur son compte.

*

Au printemps dernier, Grégoire avait observé qu'il semblât que les « vroums-vroums » – c'est ainsi qu'il nommait avec condescendance et dédain les motocyclistes méprisables qui utilisent leur pétrolette de manière inutilement

bruyante – avaient une certaine propension à l'embonpoint. « À la ventripotence, même! Ils sont cons pour deux: ils feraient mieux d'aller à pied... » s'était-il dit, très satisfait. Puis, il avait noté ce constat dans son carnet. Après un petit instant de réflexion, il y avait ajouté: « Surtout si t'es en route pour aller au fitness (virgule) connard. »

*

Je ne sais pas pourquoi, mais depuis tout petit, chaque fois que je lis quelque part que l'être humain est dégénéré, je bande, je bande...

*

On m'a fait la remarque qu'en ces temps d'agitations voteuses, je ne m'exprimais pas beaucoup à propos de politique. Tant s'en faut, voici ma scribouille du jour. Voter, c'est un vilain mot... Enfin, il l'est devenu. Coincé depuis toujours entre les balourdises politiciennes du politicien, les imbuables convictions imbues de celui qui prêche

et les insupportables rengaines moralisantes du donneur de leçons, il s'est beaucoup abîmé. Lisez: il a été jeté en un abîme. Il est devenu vilain. Depuis plus de vingt-cinq ans – alors que pour la première fois, j'accédais au droit de vote et qu'avec ensemble je n'ai pas jugé bon de m'en servir – il ne m'est jamais parvenu à l'œil ou à l'oreille un texte contenant ce mot qui m'ait paru gracile. Ou simplement... désintéressé. Et voilà qu'aujourd'hui, je tombe sur cette phrase, cette perle, citée en titre d'un grand et respectable journal: « Il faut voter au nom de ceux qui ne votent pas: les sans-abris, les enfants, les animaux qui meurent. » Voilà qui est joli. Et généreux. Et élevé. Bravo Monsieur, voilà qui est... moral. On dirait presque le printemps. Et ces mots résonnent étrangement avec une ancienne réflexion des miennes que j'avais poussée alors que je pensais encore avoir le désir d'améliorer les systèmes démocratiques: Untel devrait avoir le droit de voter seulement à propos de sujets qui le concernent de loin et avec lesquels il ne peut en aucune manière avoir un quelconque conflit d'intérêts. Vous voyez la photo? Ha! Candide,

hein? Oui... Je vous l'accorde très volontiers: vraiment naïf... Reste que cette phrase de ce Monsieur de Lagasnerie a fait ma journée. Et ce, de bon matin. Relisez-la! Et pensez-y! Voter pour les intérêts des autres et pas pour vos propres pommes, ça me semble mieux que pas mal. Peut-être même que tout irait mieux. On peut rêver, n'est-ce pas? Et si vous ne parvenez pas, Monsieur, à vous abstenir de penser exclusivement à vos propres billes, abstenez-vous au moins de voter!

*

- Capitaine, depuis tout à l'heure, je suis perplexe...
- Qu'y a-t-il, Tobor?
- Tout à l'heure, ils ont dit qu'il y avait parmi eux des hommes dont le revenu est vingt fois plus important que celui dont ils auraient besoin pour vivre très confortablement...
- Oui, et alors?
- Ils ont dit qu'il y avait aussi parmi eux des hommes qui ne trouvent pas de travail, et cela alors même que leur désir est

d'en trouver et qu'ils en ont besoin...

– C'est vrai, Tobor, c'est ce qu'ils disent.

Un besoin vital pour pouvoir exister dans leur système.

– Mais Capitaine, comment ne pas penser alors que ces hommes nantis de revenus importants accaparent pour eux seuls et détournent pour leur intérêt exclusif une activité qui suffirait à subvenir aux besoins d'une multitude d'hommes?

– Au détriment et au mépris des autres? C'est bien cela qui vous gratte le nodule, n'est-ce pas, Tobor?

– Oui, Capitaine, exactement cela.

– Je me suis posé cette question moi-même, Tobor. Mais je ne comprends pas...

Pas encore. Je pense qu'il y a des choses qui nous échappent... Pour le moment, en tout cas.

– Ou des choses qui nous sont tues, capitaine.

– Comment cela, Tobor? Savez-vous quelque chose?

– Capitaine, peut-être que nous nous trompons sur leur compte...

*

A good drawer is a drawer that is empty.

*

Après tout il n'y a que deux manières de faire les choses: on peut les faire bien ou les faire pas bien. Et moi, j'aime les choses bien faites, voyez-vous? Avec le temps, il m'est apparu qu'on ne pouvait pas faire les choses autrement que bien sans se porter atteinte à soi-même. Sans que cela soit pour soi un préjudice. Sans que cela soit directement nuisible. Vous comprenez? Nuisible à soi-même et devant soi-même. Et, avec cette prise de conscience, je me suis en quelque sorte condamné à faire les choses bien. Toutes les choses. Même celles que j'exècre. Au nom de l'honneur, au nom du respect que je me dois de pouvoir témoigner à ma propre personne et au nom de l'estime que je veux pouvoir avoir de moi-même, il m'est devenu absolument nécessaire de faire les choses bien. Il le faut, tout simplement. Toutes les choses. Pour moi-même et pour moi seul. Comme on le ferait avec une mesure d'hygiène.

*

Nul, *a priori*, ne devrait douter qu'entre celui qui dit « tête de nègre » et celui qui prétend que cette formulation comporte un caractère raciste, le dernier soit probablement le titulaire du racisme le plus accompli.

*

Quelle affreuse photo : ils sont ivres d'orgueil, ivres d'eux-mêmes. Albert Jacquard avait raison : le système a la fâcheuse tendance à favoriser les pires : les belliqueux, les narcisses, les va-t-en-guerre, les vaniteux, les séducteurs, les cupides, les m'as-tu-vu. En un mot comme en mille : les égos. Et j'ajouterai que non content de les sélectionner, le système les raffermi et les conforte dans leurs tares. Et les y maintient. Comme pour leur donner raison.

*

Mais ne voyez-vous donc pas, professeur ? Nous sommes toxiques. Nous sommes une infection. Un cancer. Le sida doublé d'une peste. Une maladie. Et nous sommes

nous-mêmes devenus morbides. Notre dégénérescence est en train de tout gangréner. Il faut absolument que nous nous éradiquions, professeur. Et le plus tôt sera le mieux. Il faut au moins que nous enrayions notre prolifération, pour commencer... Et nous devons faire vite, professeur... Professeur?

*

À celui de publicité, je préfère largement le terme réclame. Au moins, le deuxième nous fait l'honnêteté de véhiculer encore l'idée qu'il doit y avoir là quelque'un qui revendique quelque chose, vous voyez? Quelqu'un qui sollicite l'attention. Alors que le premier semble n'être qu'une déclinaison malencontreuse et impénétrable du mot public.

*

Je ne suis pas raciste: il n'est pas d'origine ethnique qui me soit moins insupportable qu'une autre.

*

Que le monde était meilleur avant, c'est plutôt facile à démontrer. Voilà mon propos: le mal est l'apanage exclusif de l'humain. Sans l'homme, point de mal et dans chaque homme un peu de mal. Or, l'humanité est sans cesse plus grande maintenant que tout à l'heure. Dès lors, il va de soi qu'il ne peut y avoir que davantage de mal dans le monde à présent que précédemment. En conséquence, il va également de soi que le monde d'avant ne pouvait être autrement que meilleur.

*

Ah ! S'il y a bien une chose que j'envie follement à la vache, c'est d'être ainsi faite que sa morphologie lui permette – papille contre muqueuse, bave contre mucus – de se curer copieusement les narines avec la langue. Quelle volupté ! Et quel agréable petit goût salé.

*

C'est vrai pardi ! Je n'y avais jamais pensé...
L'intelligence, plutôt que de se demander

si elle existe ailleurs, on pourrait commencer déjà par se demander si elle existe ici...

Vous ne trouvez pas? Avant d'en faire tout un foin, vous comprenez? Parce que moi, je n'en suis plus si sûr à présent, moi. Quand on y pense... Et qu'on fait des moyennes.

*

Tu es un beau trou du cul, mon frère. Tous les jours, je vais marcher dans la montagne. Et tous les jours, au-dessus des vallons, j'entends le vol de tes avions de guerre. Tous les jours. Tu ne te rends pas compte, mon frère. Dans un pays en paix. Ce n'est pas tellement le bruit qui me gêne, mon frère. Détrompe-toi! Ce sont les idées. Attachées à tes avions comme des banderoles, mon frère. L'idée qu'il n'y ait plus désormais une parcelle du monde qui soit hors de la portée de ta nuisance. Cette idée est pour moi une douleur, mon frère. Peut-être que cela te semble étonnant. L'idée de la vanité aussi. La tienne et celle de tes préoccupations. Cette idée aussi est pour moi une douleur. Peut-être que cela,

tu l'entends mieux. Une douleur ancienne,
toujours renouvelée. Une douleur éternelle.
Parce que je te reconnais en moi, mon frère:
je t'y vois. Nous ne sommes pas si différents.
Et au fond des vallées les plus sauvages, tu te
rappelles à moi, mon frère, sempiternellement.
Toi, qui à la ville ne peux pas supporter
le roucoulement du pigeon... Il n'y a plus de
répit avec toi, mon frère: tu es trop nombreux.
Et je dois te pardonner, mon frère: je dois
t'aimer. Imagine mon désarroi! Oui, mon frère,
tu es un beau trou du cul. Maudit sois-tu!

*

Dans le bus tout à l'heure, j'ai été témoin
de cette tirade impossible, assénée d'un trait,
avec conviction et sans reprendre souffle:

– Mec, un sapin, c'est un arbre, fils de pute!

*

Vous savez, il y a toujours ces gens-là
qui vous disent: « Voyez-vous Monsieur,

depuis que je gobe une gousse d'ail tous les jours... » ou « Depuis que je fais des saunas régulièrement... » ou « Depuis que je me presse un demi citron tous les matins, je n'ai plus jamais été malade. » Eh bien moi, j'ai découvert leur secret. Ces gens-là, j'en suis certain, ne seraient pas davantage malades alors même qu'ils auraient arrêté de prendre leurs aulx ou leurs saunas ou leurs jus de citron. Ils ne sont pas enclins à la maladie, voilà tout. C'est aussi simple que ça.

*

Qu'est-ce qu'elle est devenue moche ma femme! Grasse, brillante et fière... Comment c'est venu? Et mon bide... C'est affreux! Et pourquoi ces nègres d'Abyssinie... ceux qui ne savent pas nager... comment c'est venu qu'ils n'aient pas le droit d'aller là où ils veulent? C'est curieux, non? Moi, si j'avais les couilles, je pourrais aller chez eux... J'en ai le droit, moi! Si j'osais, je dirais qu'il y a presque là une sorte... d'injustice. Enfin... d'inégalité, plutôt. C'est vrai,

n'est-ce pas? Vous y avez déjà réfléchi, vous?
Comment c'est venu? Et la terre... pourquoi
elle a tremblé là-bas? Comment c'est venu
qu'elle n'ait pas tremblé plutôt ici? Détruit mon
sale quartier d'affaires et ma belle baraque?
Et crevé ma femme, pendant qu'on y est?
Pour écorner un peu mon beau rêve
d'occidental, vous comprenez? Mon rêve
de puissance et de gloire... Pour me faire savoir
ce que sont la faim et le froid. Juste une seule
fois... Un jour ou deux, pas plus... Ça m'aurait
fait du bien, j'en suis sûr: je me serais senti
vivant peut-être... Ça m'aurait rappelé qu'au
fond je suis aussi minuscule et insignifiant
que ces nègres, même dans ma grosse bagnole
et mon costume de soie... Que je dépends
de ressources précieuses qui peuvent venir
à manquer... et du travail des autres.
Et que tout ne tient qu'à un fil... Et qu'il faut
être reconnaissant, comme disait grand-papa...
Et ne rien gaspiller. Oui, d'une catastrophe,
on en aurait eu plus besoin que ces nègres
de Népalais, ça c'est sûr! Vous ne croyez pas,
vous? Enfin, vous voyez... Je dois vous laisser:
un colloque international... Ah, mais qu'est-ce

qu'elle est devenue moche ma femme! Un véritable pot de peinture... C'est pas vrai. Et plus de mille balles de produits cosmétiques par mois, sans compter le coiffeur et le visagiste... C'est dégueulasse... Et elle n'en branle pas une... Mais comment c'est venu?

*

En anglais, on peut dire « penultimate » pour avant-dernier. Ça m'a permis de découvrir qu'il y avait « ultime » dans « antépénultième ». Et que l'on devrait dire plutôt « ulième ». Ou alors, « antépénultime »...

*

Quand je vois certaines tronches – notamment lors de dépassements sur les autoroutes – je me dis souvent qu'on aura probablement de la peine à sauver l'ours blanc. Ou encore... l'orthographe. Puis, le dépassement effectué, je me dis qu'on aura probablement de la peine à sauver quoi que ce soit.

*

Tu dis que tu crois ce que tu vois. Mais, en vérité, tu vois ce que tu crois. Pour preuve: je crois ce que je crois. Pour illustration: moi, je pense qu'il y a énormément d'imbéciles. Du coup, j'en vois un peu partout. Je peux donc constater qu'effectivement il y en a pas mal... et finir par y croire véritablement.

*

Contrairement au cancer, l'homme ne parviendra pas à mettre en danger la vie de son hôte. Il est bien trop insignifiant. Et l'univers trop inconnu.

*

Mes petits lapins, je vous en prie, ne venez plus me parler de sauver l'environnement! Je sais que vous êtes un peu tendus... Stressés, même. Mais je ne suis pas dupe: il va on ne peut mieux, notre environnement. Oui, je veux vous rassurer! Il n'est jamais mieux allé: aujourd'hui est l'apogée de notre environnement, son climax. Et c'est notre victoire! Regardez autour

de vous, juste là, juste maintenant. Des voitures, des camions et des places de parcs. Et encore des voitures. Vous n'avez pas remarqué? Désormais elles sont partout. Là se trouve notre environnement, pas vrai? Des téléphones portatifs, un bruit assourdissant et des voitures... Le voilà notre environnement! Des pesticides et des gaz toxiques... Dans un pays qu'on dit encore sauvage et bien préservé. Ouvrez les yeux, levez la tête! Notre environnement va bien, je vous le dis. Et tout ira mieux: davantage de voitures, et encore plus de routes... Bientôt! Davantage de zones industrielles et du travail pour tous... Ouvrez les yeux, mes petits lapins! Humez l'air! Respirez-le, notre environnement! Imbibez-vous-en et vous la percevrez, tout au fond de vous, cette sérénité: tout va très bien. Des hélicoptères et des avions... Toujours davantage, toujours plus souvent! Véritablement, il n'y a rien là qui doive être sauvé. Il n'y a rien là qui soit en danger: aujourd'hui est l'âge d'or de notre environnement. Celui que nous avons choisi. Celui que nous avons réalisé. Celui que nous

attendions. L'œuvre de nos intelligences et le fruit de notre travail. Tellement de travail, mes petits lapins. Et il y en aura toujours, du travail: ne soyez plus inquiets. Du travail pour tous, je vous le promets! Et il n'y a pas de raison pour que cela change jamais. Vous êtes en sécurité, mes petits lapins. Et votre environnement aussi. Et vous ne serez plus jamais déconnectés. Détendez-vous! Tout va bien se passer: on m'a dit que DHL livrerait votre paquet avant midi... C'est ce que vous vouliez, n'est-ce pas? Tout est bien, mes petits lapins. Tout est bien. Je sais, vous êtes un peu tendus... Mais ne me dites plus jamais qu'il faut sauver l'environnement.

*

Il n'y a rien de paradoxal à se déclarer misanthrope et humaniste tout à la fois. Cela dit – et maintenant que vous m'y faites penser – voudriez-vous bien me dire pourquoi quelqu'un aurait le désir de s'autoproclamer humaniste? Ce serait un petit peu prétentieux, n'est-ce pas? Presque grossier. Humaniste,

on se contente de l'être ou de ne l'être pas.
Humaniste, c'est comme artiste: cela ne fait pas
partie de ces choses dont on peut dire soi-même
qu'on l'est. Il faut laisser cela aux autres.
Par délicatesse. Par humilité.

*

Je ne suis pas un homme de certitudes.
Pourtant, en voilà une: je suis désespérément
hermétique à la plume de Bashung. Il passait
à la radio tout à l'heure. Alors que le public
et de mes amis crient au génie, moi, je n'ai
jamais compris un traître mot à ce que
le bonhomme voulait nous faire entendre.
Rien: je ne parviens même pas à y voir de la
poésie. Fût-elle abstraite. C'est même pire:
je suis sûr que ce gars-là était un imposteur.
Oui! Et que tous n'y ont vu que du feu. En
voilà une autre, de pensée qui pourrait devenir
certitude. Aujourd'hui, à part cela, j'ai sauvé
un cochon d'une mort par ruades. Il avait le
groin tout ensanglanté et couinait à vous
glacer d'effroi. Méchant cheval.

*

Tiens, je n'y avais jamais encore pensé de pareille manière: l'homme occidental serait en fait une bête déchue. Ô! Printemps, tu me redonnes le goût du sarcasme. Un animal, dépossédé volontaire de son appartenance au monde naturel, apatride et renégat, à jamais l'âme et le cul entre deux chaises, sans l'espoir de parvenir à se relever jamais. Quelle inconfortable posture! Un hanneton dispose de plus de dignité.

*

On n'arrête pas le progrès.
Non, on ne l'arrête pas.

*

Je lis le journal, page deux. Un certain monsieur, vraisemblablement candidat à sa propre élection, dit, à propos des inégalités salariales: « Elles ne sont pas un problème, les inégalités font partie de la nature. »
Je ne veux pas discuter de la pertinence de ce propos en termes de marketing électoral, mais

je dois dire que je trouve cette tournure plutôt malvenue. C'est certes vrai: l'égalité n'a rien de naturel. Mais font partie de la nature les loups; font partie de la nature les migrants et les candidoses vaginales; notamment et entre autres nuisibles. Du coup je me suis dit que le fait d'utiliser un argument qu'on brandirait seulement quand il arrange nos convictions, ou les chances de succès de notre propre élection, ne parle pas franchement en faveur d'une très grande probité.

*

C'est tout de même pas petit: les fanfarons – les politiques – font savoir à tous, qu'eux se rendront à la fête – la gay pride – des gens qu'ils clament être leurs amis. Manifestement, ils utilisent cela pour faire montre de leur ouverture sur le monde et de leur tolérance. Vous vous imaginerez, vous, disant avec vanité: « Oui, ce soir je vais manger chez des amis. Et je m'étonne moi-même: c'est fou ce que je suis tolérant... » ?

*

On dit souvent que ce que l'on n'aime pas chez les autres est en fait un reflet de ce que l'on n'aime pas chez soi-même. Si je peux constater qu'il y a certainement un fond de vérité dans cette proposition, je dois aussi remarquer qu'elle est trompeuse: elle laisse à croire que l'on peut obtenir un inventaire exhaustif des choses que l'on n'aime pas chez les autres en procédant par introspection. Or ce n'est pas vrai: outre et hormis ce que je n'aime pas chez moi, il existe vraisemblablement une quantité inconnaissable de choses que je n'aime pas chez les autres. C'est moi qui vous le dis.

*

Tout de même, je m'étonne... J'habite à Niouc. Le matin, quand j'ai des choses à y faire, je me rends à Sierre et le soir, quand j'en ai assez entendu, je retourne à Niouc. À pied... Avec mon bâton. Ce n'est pas une affaire: trois kilomètres à vol d'oiseau, juste pas quatre cents mètres de dénivelée. Moins d'une heure à la descente, un peu plus à la montée, en baguenaudant. Le long des chemins arborés

qui s'offrent à mon choix – il n'y en a pas moins de cinq – il y a une source et selon la saison, des chamois, des cerfs ou des spécimens de la plus grande orchidée sauvage d'Europe, le sabot de Vénus. Mais là où c'est surprenant, c'est quand je raconte que je suis venu à la ville à pied et que certains s'étonnent: « Ah bon? On peut aller à Niouc à pied? » Ce sont des gens de la région pourtant, autochtones bien plus que moi, qui ne connaissent pas l'existence de ces chemins. On dirait presque que le fait même qu'on puisse se rendre quelque part en marchant leur semble tout à fait incongru. « Et des orchidées, c'est pas plutôt à la Migros qu'on en trouve? » Oui, ils sont étonnants.

*

– Hey! Vous là... Oui! Vous! Dites, j'aimerais comprendre! Ainsi donc, tout d'un coup, vous êtes tous... Charlie? Allons donc... Comme par magie? Du jour au lendemain? Vous m'étonnerez toujours...

Il réfléchit un instant.

– Eh bien moi, Monsieur, au mépris de la moutonnerie et par pur esprit de contradiction, j'ai décidé d'être... Bobby.

Un temps. Puis fier et avec aplomb.

– Oui. Je suis Bobby! Ne vous en déplaie... Et je m'insurge. Il paraît que c'est de bon ton de s'indigner, n'est-ce pas? Oui: c'est à la mode et ça donne bonne conscience. Et moi, Bobby, je m'insurge contre toutes les formes de la connerie humaine... Voilà! C'est assez simple à comprendre finalement: la votre, la leur et la mienne. Pas seulement contre l'assassinat, la terreur et les musulmaneries. Et vous pouvez le dire haut et fort.
Au revoir, Monsieur.

*

Une réflexion toute menue et sans prétention: Il semble qu'il y ait de plus en plus de personnes qui possèdent une voiture trop puissante par rapport à leurs possibilités cognitives.

*

Il y a des choses dont j'ai eu l'intuition très jeune : que les lunettes de soleil servaient plutôt à cacher les âmes pleutres que de protéger les yeux du soleil et que la ménopause parvenait sans peine à détruire des corps, mais aussi de belles âmes.

*

Tout n'est pas mauvais chez l'homme :
il y en a qui cuisinent divinement.

*

De tous les politiciens, les seuls qui disposent d'une vision politique plus profonde que le temps de leur propre mandat sont les politiciens à la retraite et ceux qui n'ont pas encore été élus.

*

Dieu sait si j'admire la langue et les mots.
Avec le temps pourtant, j'ai fini par leur préférer les méthodes d'expression non verbales. Elles sont moins piégeuses : elles ne charrient pas

avec elles l'illusion dangereuse de rendre possible le fait de se comprendre tout à fait. On n'est jamais aussi étonné de s'être mal compris que quand on a utilisé des mots pour communiquer. Et on ne se trompe jamais aussi crassement qu'en s'en servant.

*

Mes amis, détrompez-vous! Et n'ayez plus peur... Ce n'est pas parce que je suis un indéboulonnable misanthrope que je traiterais mon prochain avec moins d'égards et de respect que celui qui se proclamerait chrétien ou altruiste ou simple passant. Au contraire! Cela n'a rien à voir... Il ne faut pas tout mélanger. Voyons, mes amis... je vous aime. Je n'aime pas l'homme, voilà tout.

*

Allô? Allô... Oui! Bonjour, c'est pour une réclamation... Oui. À propos de la chasse, oui... J'aime la chasse, là n'est pas la question. Mais tout de même... Vous ne vous rendez

donc pas compte? On ne peut pas dire n'importe quoi! Tous les jours je lis dans la presse que ce sont les cerfs qui détruisent la forêt... Oui. Mais vous ne pouvez pas dire ça. C'est impossible, vous comprenez? Pas vous... Ne vous reste-t-il plus aucun discernement? Encore... Si c'était un renard ou un indien qui me disait ça... Vous voyez? Je pourrais y apporter du crédit... Mais vous, l'homme occidental... *Homo excavator*... Vous ne pouvez pas! Ça ne fait pas de sens... Vous comprenez? Pas vous, *Homo camion*... Allô? Vous êtes là? Bon... Oui... Dites-le, à vos journalistes: on ne doit pas dire n'importe quoi. Vous rendez-vous seulement compte de comment vous êtes? Quelle mauvaise foi, quelle honte! Les cerfs qui détruisent la forêt... N'ayons pas peur des mots, voyons. Ah, ça! La presse à scandale! Quelle prétention! Ah, j'en ai la nausée... Au revoir, Madame.

*

Je ne veux pas professer que je ne suis pas sot.
Mais au moins je ne fais pas de politique...

Le politicien c'est celui qui, s'il est honnête, croit non seulement détenir une vérité – ce qui est déjà en soi une sottise – mais aussi que cette vérité serait bonne pour d'autres que lui... Non, Madame, la croissance démographique ou économique ce n'est pas le bien. Non, Monsieur, le chômage ce n'est pas le mal. Ni la mort d'ailleurs. C'est sans doute pourquoi je me délecte chaque fois avec tant de bonheur des chutes des hommes politiques: c'est parce qu'au fond, elles sont toujours et nécessairement justes.

*

Les chantres de la croissance économique sont ceux-là mêmes qui se botoxent ou se teignent les cheveux pour sembler ne pas vieillir. Ce qui les pousse à agir dans les deux cas relève fondamentalement d'un seul et même ressort.

*

Ah ben tiens! On ne peut tout de même pas faire des enfants à tout va comme ils le font tous

et ensuite venir tout étonné se plaindre
du fait qu'il y ait du chômage? Ou encore...
des files d'attente. Non! on ne peut pas.
Vous comprenez? Cela n'est pas cohérent.

*

Les fables disent la vérité mieux que les histoires
vraies, c'est pour cela qu'il y a des fables.

*

Je dois toujours sourire quand je lis
« correction » du Rhône. Prétentieux petits
bonhommes. On ne corrige pas un fleuve,
pardi! Il était très bien le fleuve, avant que
vous n'y touchiez. Et même mieux...
Tout au plus pourriez-vous espérer
corriger vos corrections.

*

Le bien-être, de mon temps, c'est de la bouillie
pour les bigots et les charlatans... Et je gage
qu'à ce propos, si d'aucuns pouvaient se

contenter d'être – justement – ils n'auraient guère tant à se soucier du bien des autres.

*

Je pense qu'il serait préférable de limiter l'importation des camions et des pelleteuses plutôt que celle des requérants d'asile ou des étrangers.

*

Des textes de Nietzsche, je me sens proche. Bien qu'à propos de l'immonde race, il soit demeuré plus optimiste que moi.

*

Il est vraiment extraordinaire cet homme politique. Je commence peut-être enfin à comprendre tout cet engouement à son endroit qui m'a échappé jusqu'ici. L'homme est un génie! Dans le journal d'aujourd'hui il explique: « Je dis simplement que je suis né bilingue. » C'est incroyable, vous ne trouvez

pas? Vu comme ça, évidemment, ça en jette.
Et ça force le respect. Et quelle humilité: il le dit
juste « simplement » alors que c'est quelque
chose de très rare et de tout à fait exceptionnel.
Moi, je dois bien l'avouer, j'ai commencé à
parler seulement vers dix-huit mois...

*

Je ricane, très satisfait. Qui l'eût cru? Voilà
donc que le bio serait devenu bio de masse...

– Mais que me racontez-vous, Monsieur?
Du bio industriel? Et dans quel but, je vous
prie? Non! Cela ne peut pas être sérieux...
Pensez! Le bio, c'est bon pour la santé.
D'ailleurs, c'est plus cher...

Ô! *Homo occidentalis*, tu es risible.

*

Je songe à la pertinence d'introduire pour
les hommes politiques – disons à partir d'un
certain niveau de gloire – le concept de

présomption de culpabilité. N'est-il pas vrai que tel ne serait pas où il est, si véritablement il était tout à fait innocent?

*

Rien n'est au monde plus absolument égoïste que le désir d'avoir un enfant. Et rien n'est au monde plus absolument naturel.

*

Pour ce que je comprends du monde méprisable du capitalisme sauvage, il n'est sans doute pas erroné de se démarquer de la concurrence par l'utilisation du slogan le plus mauvais possible.

*

Pardonnez-moi: je suis de ceux qui, de prime abord et jusqu'à montre du contraire, ne voient en la présence d'autrui qu'une désobligeante nuisance.

*

Il est très facile de constater que la valeur du véhicule de monsieur Untel tend à ne plus être en proportion avec la qualité de son sens moral ou avec sa valeur intellectuelle, culturelle ou économique. J'oserai ici affirmer qu'il semble désormais que ce rapport soit – du moins pour ce qui est de la moyenne – inversé: nos sociétés permettent en effet à Bobby – job minable, fan de foot, volage et patriote mais résolu à ne manger que des pâtes – d'accéder à de très grosses et bruyantes bagnoles. De plus, il semblerait que tout le monde y trouve si bien son compte que personne n'y trouve à redire. Ben oui, quoi? C'est normal, Madame.

*

Songe d'exil. Rêve de terres sauvages.
D'ailleurs. Au temps jadis. Aux silences.
Le bruit insidieux des hommes, désormais ubiquitaire et permanent, on ne parvient plus à lui échapper. Effrayante perspective, ne trouvez-vous pas?

*

Les animaux, ce qu'ils ont de supérieur à l'homme, c'est qu'ils sont la plupart du temps en phase avec eux-mêmes et avec leur environnement. C'est pourquoi il en émane une harmonie bienfaisante; une paisibilité contagieuse.

*

L'humanisme, c'est le populisme des écrivains.

*

Aujourd'hui, j'ai papoté quatre phrases avec l'un des petits vieux qui viennent régulièrement observer l'avancement du grand chantier devant l'entrée de ma maison. Pour prendre congé, il m'a souri d'un œil complice et m'a glissé d'un air entendu :

– Oui, dans la vie, il y a de l'espoir...

Et puis, tout d'un coup, il avait disparu. Sans dire au revoir, comme dans un film.

*

Un misanthrope, c'est quelqu'un qui a pris le temps de tenter de comparer la quantité des bienfaits des hommes à la quantité de leurs méfaits, qui a trouvé par conviction intime que le nombre des seconds dépassait d'un peu le nombre des premiers et qui a décidé qu'en raison de ce déséquilibre presque insignifiant, l'humanité entière, responsable devant lui de la somme de ses actes, devait être qualifiée de détestable et punie de mépris... Rien de bien méchant, rassurez-vous! Ni de très raisonnable, d'ailleurs... Parce que l'on m'a rapporté le fait que le terme « misanthrope » avait le pouvoir d'effrayer et de fermer les esprits les plus simples, j'ai jugé qu'il était bon de préciser ce qui suit: l'objet de la détestation du misanthrope est essentiellement le concept d'humain, l'idée d'homme. Le dédain du misanthrope s'adresse donc exclusivement à une abstraction. L'objet de sa mésestime ne peut et ne doit jamais être un individu: même alors qu'il est issu d'une mauvaise engeance, cela se pourrait encore que l'individu soit innocent ou, qu'à tout le moins, il se donne de la peine pour devenir meilleur.

Jamais l'individu ne mérite le mépris :
celui-là qui méprise les individus n'est pas
un misanthrope, c'est un con. L'humanité,
par contre, dans son entièreté, ne peut pas
ne pas être coupable. C'est là le point de
départ de la misanthropie véritable.

*

photo de couverture

Homo decrescens, l'homme décroissant

© Rafael A. Gunti 2016